

L'ARCHE *Editeur*

Ron HUTCHINSON

Autant en emporte l'argent (Moonlight
and Magnolias)

Traduit par
Jean-Claude IDEE

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

AUTANT EN EMPORTE

L'ARGENT

Ron Hutchinson

Adaptation : Jean-Claude Idée

dépot S.N.C.D. n° 23 88 58

ACTE IScène 1

(Dans un studio d'Hollywood en 1939. Les lumières montent sur un bureau, celui du légendaire producteur David O. Selznick.

Au milieu de la pièce, une table roulante chargée d'un petit déjeuner : petits pains, pâtisseries, fruits, jus...

Le soleil rose d'une aurore à Los Angeles, filtre à travers les stores.

Il y a deux portes, l'une donnant sur les autres bureaux et l'autre sur la salle de bains.

Il y a deux hommes dans la pièce. L'un est Selznick lui-même, vêtu d'un costume très bien coupé d'homme d'affaires, chemise, cravate. L'autre est le scénariste et auteur Ben Hecht, en tenue très décontractée.

Selznick debout, regarde Hecht, qui devant la table roulante, couverts à la main, essaye de décider ce qu'il va manger. Selznick semble avoir reçu une très mauvaise nouvelle.)

SELZNICK : Vous ne l'avez pas lu ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Vous le n'avez pas lu ?

BEN HECHT : Non.

(Selznick réfléchit un moment et essaie encore.)

SELZNICK : Vous ne l'avez pas lu ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Vous savez de quel livre je parle ?

BEN HECHT : Oui.

SELZNICK : Le livre que je vous ai envoyé ?

BEN HECHT : Oui.

SELZNICK : Ce livre ?

(Il saisit sur une étagère, un gros volume d'AUTANT EN EMPORTE LE VENT.)

BEN HECHT : Je ne l'ai pas lu.

SELZNICK : Alors qu'est-ce que vous faites ici ?

BEN HECHT : Vous avez dit que vous aviez besoin de moi.

SELZNICK : J'ai besoin de vous pour lire ce livre.

BEN HECHT : D'accord.

(Il dépose ses couverts, prend le livre, s'installe dans le fauteuil, pour une longue lecture.)

SELZNICK : Qu'est-ce que vous faites ?

BEN HECHT : Je lis le livre.

SELZNICK : Vous lisez le livre ?

BEN HECHT : Oui.

SELZNICK : Vous n'avez pas le temps.

(Il lui arrache le livre, puis sourit, soulagé.)

SELZNICK : Vous me mettez en boîte là ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : C'est une plaisanterie.

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Le monde entier a lu ce livre.

BEN HECHT : Pas moi.

SELZNICK : Mais vous le connaissez ?

BEN HECHT : AUTANT EN EMPORTE... Bien sûr. J'ai lu la première page.
Beurk !

SELZNICK : Beurk ?

BEN HECHT : Tous ces magnolias dans le clair de lune ! Pitié !

SELZNICK : Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

BEN HECHT : Vous avez un problème de scénario ? Vous voulez pimenter vos dialogues ?

SELZNICK : J'ai besoin d'un scénario entièrement neuf.

BEN HECHT : Il y a trois semaines que vous tournez.

SELZNICK : J'ai suspendu la production.

BEN HECHT : Vous avez fait quoi ?

SELZNICK : Je ne gâcherai plus un mètre de pellicule avant d'avoir un scénario solide.

BEN HECHT : Vous avez suspendu le plus grand film de l'histoire d'Hollywood ?

SELZNICK : Je suis criblé de dettes, je peux perdre mon studio, il y a les frais de scolarité de mes gosses, la maison...

(Il appuie sur l'interphone, et parle à son assistante, Miss Poppenghul, qui se trouve dans l'autre bureau.)

SELZNICK : Miss Poppenghul ?

BEN HECHT : Vous êtes entré en production sans scénario ?

SELZNICK : Je pensais avoir un scénario. J'ai travaillé dessus pendant trois ans.

(Miss Poppenghul entre.)

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick ?

SELZNICK : Victor Fleming est-il déjà arrivé ?

POPPENGHUL : Non, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Nous lui avons envoyé la voiture ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : La voiture du studio ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Et il n'est pas là ?

POPPENGHUL : Non, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Quand est-elle arrivée là-bas ?

POPPENGHUL : Il y a trente minutes, j'ai vérifié personnellement.

SELZNICK : En téléphonant ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Vous même ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : A son domicile ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Là où il vit ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Je le veux ici dès qu'il sera là.

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

(Elle sort.)

BEN HECHT : Cukor est d'accord pour suspendre le tournage ?

SELZNICK : George Cukor n'est plus le réalisateur d'AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

BEN HECHT : Vous l'avez viré ?

SELZNICK : C'est mon studio, mon film, je fais ce que je veux !

BEN HECHT : C'est votre meilleur ami.

SELZNICK : Vous pensez que c'est plus facile ?

BEN HECHT : Vos enfants l'appellent oncle George.

SELZNICK : C'est gentil de me le rappeler.

BEN HECHT : Oncle George.

SELZNICK (*s'échauffant*) : Ben...

BEN HECHT : Mayer est d'accord ?

SELZNICK : Louis B. Mayer a seulement cinquante pour cent de ce film. J'ai la direction artistique. Lui, prend la moitié des bénéfices, moi, je me tape tous les ulcères.

BEN HECHT : Vous avez Clark Gable.

SELZNICK : Uniquement parce que j'ai convaincu Louis B. de payer la femme de Gable pour qu'elle accepte le divorce, et qu'il puisse épouser Carol Lombard.

BEN HECHT : Et vous avez cette... Quel est son nom ?

SELZNICK : Vivien Leigh. Le plus gros de tous mes paris.

BEN HECHT : Mais vous n'avez pas de scénario ?

SELZNICK : Je vous ai vous.

BEN HECHT : Je n'ai pas lu le...

SELZNICK : Arrêtez de dire ça.

(Angoissé) Vous n'avez pas lu le... Vous êtes la seule personne au monde... *(Le poing brandi.)* Moi je l'ai lu le premier...

(Il se reprend.)

Ce roman est le plus grand événement de l'histoire de l'édition. Il parle d'une nation coupée en deux, une civilisation entière qui doit choisir entre le monde moderne et le passé. L'héroïne est Scarlett O'Hara, dont je n'arrive pas à croire que vous n'ayez jamais entendu parler. Ça fait deux ans que j'auditionne des actrices pour ce rôle dans tout le pays...

(Se rappelant quelque chose) Vingt secondes...

(Il appuie à nouveau sur l'interphone.)

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick ?

SELZNICK : Un mémo pour les costumes. Je m'inquiète de la taille des seins de Mme Leigh. Comment allons-nous les arranger ? Ils sont beaucoup trop petits.

POPPENGHUL : En mémo pour les costumes, c'est noté, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Pas de nouvelles de Fleming ?

POPPENGHUL : Non, Monsieur Selznick. J'ai Hedda Hopper sur la ligne 1, Monsieur Selznick.

(Selznick décroche.)

SELZNICK : Non, Hedda, je n'ai pas arrêté la production... Je ne sais pas où vous allez pêcher vos informations.

POPPENGHUL : J'ai aussi Louella Parsons sur la ligne 2, Monsieur Selznick.

(Il décroche un autre téléphone.)

SELZNICK : Arrêter AUTANT EN EMPORTE LE VENT après trois semaines de tournage ? C'est la chose la plus ridicule que j'aie jamais entendue...

(Il raccroche.)

POPPENGHUL : Ed Sullivan, sur la ligne 3, Monsieur Selznick.

(Il décroche le troisième téléphone.)

SELZNICK : Des problèmes sur AUTANT EN EMPORTE LE VENT ? Vous savez bien que vous seriez la première personne que j'appellerais si la moindre chose arrivait, Sullivan.

(Il raccroche.)

SELZNICK : Je vous donne 10.000 \$ pour une semaine de travail.

(Hecht se dirige vers la sortie.)

SELZNICK : 12.000 \$. 15.000 \$. Je ne veux pas ramper jusque chez Mayer pour lui demander de me redonner mon ancien boulot à la MGM.

BEN HECHT : Je n'ai pas lu ce...

SELZNICK : Dites cela encore une fois... et je vous...

(Hecht surpris, s'éloigne de la porte, et vient à la table roulante.)

SELZNICK : Qu'est-ce que vous faites ?

BEN HECHT : Petit déjeuner ?

SELZNICK : Vous n'avez pas le temps.

BEN HECHT : Il est six heures du matin.

SELZNICK : Je vous paie pour écrire, pas pour manger. J'ai besoin de votre concentration totale.

(Il le ramène à sa chaise.)

Comme tout le monde sur cette Bon Dieu de Planète Verte, vous savez qu'AUTANT EN EMPORTE LE VENT se passe pendant la Guerre de Sécession...

BEN HECHT : Voilà le premier problème. La Guerre de Sécession au cinéma n'a jamais rapporté un clou...

SELZNICK : Le frère se dresse contre le frère, le père contre le fils...

BEN HECHT : Et n'en rapportera jamais...

SELZNICK *(luttant contre la panique)* : Musique. Générique. Fondu - ouverture sur Tara.

BEN HECHT : C'est quoi... Tara... ?

SELZNICK : La plantation des O'Hara en Géorgie... Colonnades, escalier, champs de coton, chaleur, OLD MAN RIVER, il fait si chaud, toujours chaud.

(Sans crier gare, il attrape Hecht par la manche.)

Ah, ma fille... la terre, la terre, la terre, c'est la seule chose qui compte, tu m'entends ? La terre...

(Hecht effrayé, le repousse.)

BEN HECHT : David ?

SELZNICK : C'est Gérard O'Hara. Le père de Scarlett, qui disait ça.

(Selznick rentre le ventre, se redresse, prend un accent français, et devient le personnage d'Ellen O'Hara.)

SELZNICK : Sa mère. Ellen Robillard O'Hara, maîtresse de Tara, très aristocratique, très élégante.

(Il se pavane, arpente la pièce, faisant des effets de bras, petit doigt levé, pour illustrer le personnage d'Ellen.)

BEN HECHT *(grimaçant)* : Un peu trop moderne pour moi.

SELZNICK : Sa mère est la seule personne dont Scarlett O'Hara ai jamais eu peur.

(Il prend une posture coquette, jambes croisées, déhanché, le doigt sur la joue.)

Scarlett elle-même, belle, gâtée, pied mutin, peau de pêche, un rire qui ne respecte personne.

(Il prend une pose extravagante sur le canapé, rejetant en arrière une mèche imaginaire de ses cheveux roux.)

"Pourquoi toutes ces balivernes ?"

BEN HECHT : Whouaw !

(Selznick se redresse.)

SELZNICK : Pour les hommes, il faut penser éperons, bottes, boutons, cravates...

(Il tourne autour d'un ennemi imaginaire, croisant le fer avec lui.)

SELZNICK : Tous les hommes sont désespérément amoureux de Scarlett.
Evidemment ! Mais elle, dans sa jolie petite tête, ne rêve que de ce bon vieil Ashley Wilkes.

BEN HECHT : Ashley ?

(Selznick s'assied à son bureau, et prend une attitude, livre à la main.)

SELZNICK : Fier, cultivé, Mozart, Europe, livres, le hautbois, les grands vins...

(Hecht s'en fait une idée.)

SELZNICK/HECHT : Pas d'éperons...

SELZNICK : Vous comprenez le caractère des personnages principaux ?
Quand le film commence, Scarlett est convaincue qu'Ashley est sur le point de lui déclarer son amour. Mais elle découvre alors qu'Ashley a l'intention d'épouser Mélanie Hamilton, sa propre cousine.

BEN HECHT : Est-ce que c'est légal ?

SELZNICK : C'est le Sud. Scarlett a toujours été certaine qu'un jour Ashley serait à elle. Quand il lui apprend la nouvelle, elle lui affirme que c'est une erreur, une terrible erreur. Elle dit qu'il doit s'enfuir avec elle. Il lui dit que c'est impossible. Personne ne lui a jamais dit non auparavant. Elle insiste. C'est possible ! C'est impossible ! C'est possible ! C'est impossible !

BEN HECHT : Je vois.

SELZNICK : Vous allez aimer la suite.

(Selznick va au canapé.)

SELZNICK : Ashley quitte la pièce, mais ni lui ni elle ne s'étaient aperçus que l'impitoyable mais charmant Rhett Butler...

(Il se cache derrière le canapé, puis se redresse...)
avait tout entendu.

BEN HECHT : Rhett Butler ?

SELZNICK : Imaginez... imaginez... imaginez Clark Gable, il n'y a rien d'autre à imaginer. Elle est folle de rage et lui reproche cette indiscretion, mais il lui rit à la figure.

BEN HECHT : Ha !

SELZNICK : Ha ! ha !
Scarlett a trouvé son double.
Encore mieux. Humiliée par le refus d'Ashley, elle épouse Charles Hamilton, le frère de Mélanie, un pâle type dont le seul mérite est d'avoir été la première personne qu'elle ait croisée après le départ d'Ashley. Ashley avait le cœur trop noble pour quitter Mélanie, même si on peut le soupçonner d'avoir un petit penchant pour Scarlett. Elle a tout de suite un enfant de lui.

BEN HECHT : D'Ashcroft ?

SELZNICK : Ashley ! Non ! Un enfant de son époux, Monsieur Hamilton.
Mais ne vous en faites pas à son sujet, il va bientôt mourir.

BEN HECHT : La guerre a éclaté ?

SELZNICK (brutalement) : Vous n'arrivez pas à suivre ?
(Il lui tend un énorme manuscrit.)

SELZNICK : J'ai confié à Sidney Howard la première rédaction du scénario.
Les grandes lignes de l'histoire s'y trouvent.

(Ben Hecht prend le lourd volume.)

BEN HECHT : Les grandes lignes ?

SELZNICK : Il a seulement écarté quelques trucs.

BEN HECHT : David, c'est aussi long qu'une nuit de cauchemar.

(Il feuillette le texte.)

Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé de sabrer là-dedans pour faire plus court ?

SELZNICK : Il a fini par craquer. De toutes façons, ses scènes sont trop longues, il y a trop de personnages, ça aurait fait un film de sept heures. Si le Sermon sur la Montagne avait duré sept heures, même Jésus aurait été lapidé.

(Il prend deux boîtes sur les étagères.)

J'ai le premier état, le deuxième état, le troisième état, les corrections, les notes de réunions de travail. Vous voulez entendre l'opinion de Margaret Mitchell ?

(Il va au bureau, en tire une enveloppe dont il sort une lettre.)

Elle ne veut rien avoir à faire avec Hollywood ou le cinéma. Elle sait qu'un roman est une chose et son adaptation au cinéma une autre. Elle n'a aucune envie d'interférer dans notre processus créatif. Par contre, elle est furieuse parce que les colonnes de Tara sont rondes et pas carrées.

(Il se souvient de quelque chose.)

Vingt secondes...

(Il appuie sur le bouton de l'interphone.)

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick ?

SELZNICK : Mémo pour les décors. Melle Mitchell m'a écrit pour m'informer qu'à l'époque les colonnes des maisons des grandes plantations étaient carrées et pas rondes. C'est un détail qui, apparemment, est très important pour elle.

POPPENGHUL : Mémo pour les décors, bien, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Pas de nouvelles de Fleming ?

POPPENGHUL : Non, Monsieur Selznick.

(La voix de Selznick se met à trembler, il essaie de se contrôler tout en se retournant vers Hecht.)

SELZNICK : En démarrant le tournage de ce film j'ai incendié les décors de KING KONG et de tout un tas d'autres films. Pour réaliser l'incendie d'Atlanta, le plus cher et le plus compliqué de tous les effets spéciaux qui ai jamais été conçu, j'ai travaillé jour et nuit pendant des mois, pour que chaque détail historique soit correct. Les Médicis n'ont pas dépensé autant d'argent pour construire leurs palais, que nous pour les décors de ce film. Mais apparemment elle trouve que je n'ai pas été assez attentif à la forme de ces foutues colonnes. *(Il déchire la lettre.)*

BEN HECHT *(haussant les épaules)* : Si vous n'écoutez pas ce qu'elle vous dit, c'est normal.

SELZNICK : Je l'ai écoutée au début. Je l'ai écoutée et elle a suggéré Groucho Marx pour le rôle de Rhett Butler.

BEN HECHT : Ca aurait pu marcher.

(Boudeur, Selznick observe un autre rayonnage, sur lequel sont alignés une dizaine de scénarios abandonnés. Il les jette un à un sur le sol et lit les noms des auteurs.)

SELZNICK : De quel autre projet de scénario préférez-vous vous inspirer ? Jo Swerling ? John Van Druten ? Oliver HP Garnett ? Charles Mac Arthur ?

BEN HECHT : Charlie a bossé aussi sur ce truc ?

(Les scripts continuent à tomber au sol.)

SELZNICK : Winston Miller ? John Balderston ? Michaël Foster ? Edwin Justus Mayer ? Scott Fitzgerald ?

BEN HECHT : Le Scott Fitzgerald ?

SELZNICK : Il m'a donné deux lignes valables.

BEN HECHT : C'est l'un des plus grands écrivains du monde.

SELZNICK : Ce dont j'ai besoin c'est du plus grand adaptateur du monde.
(Il masse la nuque de Hecht.)

J'ai besoin de la magie de ce bon vieux Ben Hecht. Construire une scène, la dialoguer, lui donner des couleurs, et hop ! A la scène suivante s'il vous plaît.

BEN HECHT : Ce sera aussi simple ?

SELZNICK : Grâce à vous ça paraîtra simple.

BEN HECHT : Vous cherchez à m'embobiner, pas vrai ? Mais vous ne me donnez qu'une semaine. Je sais très bien ce que vos initiales veulent dire David O Selznick. Décède Ou Supporte. Marche Ou Crève.

(On frappe à la porte.)

SELZNICK : Oui ?

POPPENGHUL : Monsieur Fleming, Monsieur Selznick.

(Vic Fleming fait irruption dans la pièce. Il est puissant, physiquement imposant, doté de la même énergie concentrée que les autres. Il enjambe les scripts jonchant le sol, impatient de repartir.)

VIC FLEMING : David, j'ai horreur d'interrompre un tournage, quel que soit le problème. Je dois retourner sur le plateau du MAGICIEN D'OZ. J'ai cent soixante figurants ivres morts dans les couloirs, ou qui s'envoient en l'air dans les pissotières de l'Hôtel Culver.

SELZNICK : Vous ne tournez plus LE MAGICIEN D'OZ.

VIC FLEMING : Il me reste deux semaines !

SELZNICK : C'est fini pour vous.

VIC FLEMING : Vous cassez mon contrat ?
Parce que j'ai giflé Judy Garland l'autre jour ?

BEN HECHT : Vous avez frappé Judy Garland ?

VIC FLEMING : Une fois. Une seule fois.

SELZNICK : On vous retire LE MAGICIEN D'OZ et on vous met sur AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

VIC FLEMING : C'est Cukor qui le réalise.

BEN HECHT : Il a viré Cukor.

SELZNICK *(par réflexe)* : C'est un mensonge, je ne sais pas d'où vous parviennent ces rumeurs. *(Se reprenant)* : OK, oui, je l'ai fait.

VIC FLEMING : Votre meilleur ami ?

BEN HECHT : Oncle George pour ses enfants.

POPPENGHUL : Dois-je garder la voiture du Studio en attente pour Monsieur Fleming, Monsieur Selznick ?

SELZNICK : Non.

POPPENGHUL : Et la voiture de Monsieur Hecht ?

SELZNICK : Non.

POPPENGHUL : Très bien, Monsieur Selznick.

(Elle ferme la porte.)

SELZNICK : Cukor a mis cinq jours pour tourner la scène d'ouverture. Il est trop lent. A l'origine, Margaret Mitchell avait donné à Scarlett O'Hara un prénom de fleur : Pensée. C'est comme ça que Cukor voulait tourner le film, pensivement. Je crois qu'avec vous je ne cours pas ce risque. Vous êtes peut-être une brute épaisse...

VIC FLEMING : Merci.

SELZNICK : Mais vous êtes une brute qui a du ressort, et Clark Gable vous adore, pas vrai ?

VIC FLEMING : Demandez-le lui.

BEN HECHT : Et que devient LE MAGICIEN D'OZ ?

SELZNICK : Ce n'est pas votre problème.

VIC FLEMING : C'est mon film.

SELZNICK : C'était votre film.

VIC FLEMING : Donc je ne retourne pas voir mes figurants ?

SELZNICK : Non.

VIC FLEMING : Ca me soulage plutôt. En regardant les rushes hier, ces salopards chantaient "Ding Dong, la Pute est morte".

(Prudent) Mayer est d'accord ?

SELZNICK : Il est d'accord avec moi pour dire que vous êtes le seul gars qui peut nous tirer d'affaire.

VIC FLEMING : Alors donnez-moi deux semaines pour lire le scénario, prendre des notes, travailler avec les acteurs.

SELZNICK : Nous n'avons pas de scénario.

(Hecht sourit et fait un petit signe à Fleming.)

BEN HECHT : Vu ?

SELZNICK : C'est pourquoi Ben Hecht est là.

VIC FLEMING : Vous n'avez pas...?

BEN HECHT : Il a aussi descendu le scénariste.

VIC FLEMING : Alors sur quoi allons-nous travailler ?

SELZNICK : Vous avez lu le livre ?

VIC FLEMING (*prudent*) : C'est un très gros livre...

SELZNICK : Mais vous savez ce qu'il y a dedans ?

VIC FLEMING : Comme tout le monde !

SELZNICK : Sauf notre scénariste.

VIC FLEMING (*à Hecht*) : Vous ne l'avez pas... ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Pas de problème. Il nous livre le nouveau scénario dans une semaine.

VIC FLEMING : Une semaine ?

SELZNICK : Sept jours.

BEN HECHT : Cinq jours. Il y a le week-end.

(*Fleming prend un exemplaire du livre, le soupèse...*)

VIC FLEMING : Cinq jours pour faire de ça un scénario ?

SELZNICK : Ben peut faire plus en cinq jours que n'importe qui à Hollywood.

VIC FLEMING : Il va réduire l'histoire de mille à cent pages, sans en avoir lu une seule ?

BEN HECHT : J'ai lu la première.

VIC FLEMING : Alors ?

BEN HECHT : Beurk !

VIC FLEMING : Ho ! David, vous savez gros livre... gros film.

SELZNICK : Ben a écrit SCARFACE en onze jours.

BEN HECHT : OURAGAN SUR LE CAINE en deux jours...

VIC FLEMING : Oui mais cette fois nous n'avons pas affaire à une connerie comme les autres !

BEN HECHT : Vous trouvez que mes films étaient des conneries ?

VIC FLEMING : Vous voyez ce que je veux dire...

BEN HECHT : Ils n'ont peut-être pas atteint le haut niveau artistique de votre film PILOTE D'ESSAI ?

VIC FLEMING : Vous avez quelque chose à dire sur PILOTE D'ESSAI ?

(Il veut s'en prendre physiquement à Hecht. Selznick s'interpose.)

SELZNICK : Du calme, sales gamins... Le meilleur adaptateur d'Hollywood... Et le seul réalisateur a les avoir assez bien accrochées pour relever ce défi... Ne vont pas...

VIC FLEMING : D'accord, prévenez-moi quand il y aura un scénario.

(Il se dirige vers la porte. Selznick l'arrête.)

SELZNICK : J'ai besoin de vous ici. Ben aura peut-être des questions à poser à son réalisateur.

BEN HECHT : J'ai déjà une ou deux choses.

SELZNICK : J'ai besoin de vous dans cette pièce. Allez les gars ! La suspension du tournage du film me coûte cinquante mille dollars par jour.

(Hecht prend son bloc notes.)

BEN HECHT : Pourquoi est-ce que ce n'est pas Mayer qui réécrit le film ?
Il m'a appelé une fois. Il m'a dit : "Tout ce que vous avez besoin de savoir pour être scénariste, c'est..."

(Il prend un crayon sur le bureau de Selznick.)

La rose est là !

(Il tient le crayon devant lui.)

Elle devrait être là !

(Il le recule de plusieurs centimètres.)

J'en suis encore à me demander ce qu'il voulait dire.

(En bon soldat et honnête artisan, il ouvre son bloc-notes prêt à relever tous les éléments de l'histoire.)

Alors le pâle Hamilton épouse Scarlett, achète une ferme et...

SELZNICK : La guerre s'intensifie. Le Sud attaque...

(Il charge vers l'autre bout de la pièce.)

Le Nord contre-attaque.

(Il charge dans l'autre sens.)

Le Sud se replie.

(Nouvelle charge.)

Il attaque encore.

(Nouvelle charge.)

Le Nord à nouveau contre-attaque.

BEN HECHT : Vous me donnez la nausée.

SELZNICK : Atlanta brûle.

(A Fleming) Ca, je l'ai déjà en boîte. Pas de soucis à vous faire.

VIC FLEMING : Avant de nous lancer là-dedans, David, ce film, cette fois-ci je le termine ! D'accord ? Ce ne sera pas LE MAGICIEN D'OZ à sept heures, AUTANT EN EMPORTE LE VENT à huit heures tapantes, et encore autre chose à neuf heures pile ?

SELZNICK : Cette question ne vaut même pas la peine qu'on y réponde.

(Fleming va au bureau, prend le scénario, essaie de suivre, tandis que Selznick continue son récit pour Hecht.)

SELZNICK : Les immeubles qui s'effondrent, les flammes, la foule en fuite, et au milieu de tout ça... Oh...

(Il fait sortir son ventre et pose ses mains dessus.)

Mélanie est sur le point d'avoir le bébé d'Ashley.

BEN HECHT : C'est plein de bébés dans cette histoire.

SELZNICK : Ils fuient... Chevaux, chariots, Scarlett, Mélanie, son bébé, coups de feu, pillards, flammes, fumées, Rhett s'en va...

BEN HECHT : Rhett Butler, c'est ça ?

SELZNICK : Lui aussi est à Atlanta.

BEN HECHT : Il accouchait aussi ?

SELZNICK : Scarlett tente de retourner à Tara.

(Il se tourne vers Hecht et Fleming, fonce à travers la pièce, les bras tendus, comme Scarlett...)

Si seulement je pouvait parvenir à Tara.

VIC FLEMING *(le scénario en main)* : Quand elle y arrive, sa mère est morte.

(Selznick devient Ellen morte.)

VIC FLEMING : Le chagrin a rendu son père fou...

(Selznick joue la folie de Gérald.)

VIC FLEMING : La plupart des esclaves ont fuit, il n'y a ni nourriture ni bétail,
plus aucun voisin n'a de toit sur sa tête.

BEN HECHT : Ils auraient pu le mettre ailleurs ?

SELZNICK : Scarlett surprend un soldat Nordiste en train de piller la maison...
(Il mime un revolver et tire sur Fleming.)

Elle l'abat, raide mort...

(A Fleming) Au-delà de tout, c'est un mélodrame, souvenez-vous en...

(Il revient à Hecht) Elle enterre le corps. Elle laisse Mélanie et le bébé à Tara avec
un couple d'esclaves restés fidèles.

BEN HECHT : Des esclaves fidèles ?

SELZNICK : Elle retourne à Atlanta...

BEN HECHT : Elle vient juste d'en partir !

SELZNICK : A Atlanta, elle tombe sur qui ?

VIC FLEMING *(lisant le script)* : Rhett Butler.

SELZNICK : Il est en prison...

BEN HECHT : Pour faire comme Clark Gable ?

SELZNICK : Pour le meurtre d'un esclave qui a agressé une femme blanche.
Scarlett est désespérément fauch e.

(Il s'assoit sur le canapé près de Fleming et ouvre sa veste.)

- SELZNICK : Elle propose à Rhett de devenir sa maîtresse s'il accepte de l'aider financièrement. Il lui rit au nez.
- BEN HECHT : Ha Ha ?
- SELZNICK : Humiliée, Scarlett épouse, en secondes noces
- VIC FLEMING : Frank Kennedy...
- BEN HECHT : J'aurais oublié celui-là ?
- SELZNICK : Il a un magasin. Elle ne l'aime pas mais elle ne veut plus jamais avoir faim.
- BEN HECHT : Je la comprends.
(Il va vers la table du petit déjeuner.)
Et à ce propos...
- SELZNICK : N'approchez pas de la nourriture !
- BEN HECHT : Juste un petit pain...
- VIC FLEMING : C'est à ce moment là que Scarlett découvre qu'il y a moyen de faire beaucoup d'argent avec une scierie ?
- BEN HECHT : Aucune femme au monde ne peut s'intéresser à une scierie.
- SELZNICK : Il faut du bois pour la reconstruction.
- BEN HECHT : La guerre est finie ?
- SELZNICK : Pour se relever, le Sud a besoin de charpentes...

BEN HECHT : Ah oui ! de charpentes...

SELZNICK : Elle sait que l'homme qu'elle a placé à la tête de la scierie est un tortionnaire, mais elle s'en fout. Alors, Rhett Butler entre en scène.

BEN HECHT : Il est sorti de prison ?

SELZNICK : Toujours attiré par Scarlett...

BEN HECHT : Qui a maintenant beaucoup de charpente...

SELZNICK : Et un autre enfant...

BEN HECHT : Numéro 2 ?

SELZNICK : C'est une fille, son mari espère que ça va la calmer...

BEN HECHT : Mais quand une femme s'est découverte une passion pour les charpentes...

SELZNICK : Un ex esclave revient à Tara.

VIC FLEMING : Le grand Sam.

BEN HECHT : Le grand Sam ?

SELZNICK : Il assiste à une agression de Scarlett sur la route. On l'accuse à tort. Le mari de Scarlett et Ashley rejoignent le Klan pour la venger. Rhett arrange les affaires.

BEN HECHT : Le Klan ?

VIC FLEMING : Vous ne me suivez pas ?

BEN HECHT : Le ?

(Avec les mains il figure un capuchon pointu au-dessus de sa tête.)

Et le... ?

(Il crée les trous pour les yeux avec ses doigts.)

Et surtout le... ?

(Il enserme sa gorge avec ses mains et mime une pendaison, laisse pendre sa tête de côté comme si on l'avait lynché.)

SELZNICK : Oui.

VIC FLEMING : On peut avancer ?

BEN HECHT : Une seconde s'il vous plaît. C'est un non-sens. Vous avez une héroïne dont le manque de morale la ferait virer d'un bordel à deux dollars la passe, un héros qui n'hésiterait pas à donner des coups de pied dans le ventre de sa grand-mère, une intrigue plus embrouillée qu'un mauvais roman policier. Et cet autre personnage, Ahsworty...

SELZNICK : Ashley ?

BEN HECHT : Qui est un genre de tapette...

SELZNICK : Ashley Wilkes n'est pas une tapette.

BEN HECHT : Joué par ?

SELZNICK : Leslie Howard.

BEN HECHT : Un acteur anglais ? Je n'ai plus rien à dire.

VIC FLEMING : C'est plutôt un juif Hongrois...

BEN HECHT : Il joue les Anglais.

SELZNICK : Ashley veut bien faire les choses...

BEN HECHT : Il veut rester l'honnête couillon de service...

SELZNICK : AUTANT EN EMPORTE LE VENT contient un des plus grands triangles amoureux de tous les temps...

BEN HECHT : Je ne sais pas si nous nous trouvons devant une très bonne série B ou un très mauvais chef-d'œuvre, mais c'est un épouvantable navet. Je peux vous garantir que personne ne fera jamais un film avec ça.

(Selznick se colle le pouce sur la poitrine.)

SELZNICK : David O. Selznick. Producteur.

BEN HECHT : David, vous êtes un grand producteur, personne ne discute ça, et vous avez ce qu'aucun des prétentieux bronzés d'Hollywood n'a jamais eu : du goût...

(Il montre les livres dans la bibliothèque de Selznick.)

DAVID COPPERFIELD, LE PRISONNIER DE ZENDA, L'HISTOIRE DES DEUX VILLES... Il n'y a pas un classique que vous n'ayez pillé... Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi vous être entiché de cette planche pourrie ?

(Selznick prend des revues de cinéma sur l'étagère.)

SELZNICK : Le monde entier se passionne pour ce livre, attend ce film...

(Il lit divers titres dans plusieurs langues.)

TATT AV VINDEN. VIA COL VENTO. VOM WINDE VERWEHT.
KAZE TO TOMO NI SARINU.

BEN HECHT : Bien, il va bientôt y avoir la guerre en Europe.

SELZNICK : L'Europe est loin, ce ne sont pas nos affaires.

BEN HECHT : Non ? La moitié des réalisateurs d'Hollywood sont ici parce qu'ils ont dû fuir les Nazis !

SELZNICK : Ne recommencez pas avec ça. Nous avons du boulot à faire.

VIC FLEMING : A propos, quand allons-nous - vous savez - recevoir une...
(Il fait le geste de dactylographier.)

BEN HECHT (*l'ignorant*) : Qui sait combien de temps les Etats-Unis pourront rester neutres ? Pensez-vous que le public voudra aller voir une guerre civile au milieu d'une vraie guerre ?

SELZNICK : Je crois en ce film.

BEN HECHT : Assez pour risquer de tout perdre ?

(Il montre par la fenêtre, les buildings et les bureaux au-dehors.)

Ce studio, votre belle maison en face de celle de Charlie Chaplin ?

Votre réputation de type presque aussi futé que Thalberg ?

SELZNICK : Presque ?

BEN HECHT : Vous voulez vraiment finir comme votre père ?

SELZNICK (*l'ignorant*) : Voulez-vous vous remettre au boulot ?

(Il voit Fleming qui est sur le point de choisir quelque chose à manger sur la table roulante.)

Lâchez-ça !

(Il le lui arrache.)

Les flux gastriques ralentissent les flux cérébraux, c'est un fait scientifique. Nous écrivons contre la montre.

BEN HECHT : Je l'ai déjà fait.

SELZNICK : Pas avec un tel enjeu.

BEN HECHT : Je n'ai pas besoin d'un steak, juste d'un petit pain.
(Il s'approche du chariot, mais Selznick s'en empare.)

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Un croissant.

SELZNICK : Ca va vous ralentir.

BEN HECHT : Je n'abuserai pas.

SELZNICK : Je ne peux pas le permettre.

BEN HECHT : Un demi croissant.

SELZNICK : Trop risqué.

(Il ouvre la porte.)

(Parlant du chariot.) : Enlevez-moi ça d'ici.

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

(Elle sort alors que Hecht se retourne vers Fleming.)

BEN HECHT : Dites-lui qu'il est cinglé.

VIC FLEMING : Mec, si vous arrivez à l'écrire, j'arriverai à le filmer.

BEN HECHT : Où est le message politique ? Dans une époque comme la nôtre ?

VIC FLEMING : Vous me confondez avec quelqu'un qui en a quelque chose à foutre.
Moi, tout ce qui m'intéresse c'est de faire un film.

SELZNICK : C'est la bonne attitude.

(Il montre l'une des étagères.)

Il y a des maquettes de décors et de costumes par là. Jetez-y un coup d'œil. Vous serez sur le plateau lundi.

VIC FLEMING : Avec un scénario ?

SELZNICK : Evidemment avec un scénario. Pas vrai, Ben ?

(Hecht brandit le scénario de Sidney Howard.)

BEN HECHT *(au désespoir)* : Elle va à Atlanta, elle quitte Atlanta, elle retourne à Atlanta, elle veut Ashley machin, elle veut Rhett Butler, elle s'en va, elle revient, il la veut, il ne la veut plus, elle quitte Atlanta, elle revient à Atlanta, ils gagnent la guerre, ils perdent la guerre, Rhett Butler revient, non... il est reparti, elle a des oncles, des tantes, des sœurs, des beaux-frères, des ex beaux-frères, ils traversent le récit puis disparaissent, elle est de retour à Atlanta, non, ils incendient Atlanta, elle quitte Atlanta...
Bon Dieu, quelle personne raisonnable pourrait trouver un sens à tout ceci ?

VIC FLEMING : Bon, ben, c'est vous le...

(Il imite le geste de brandir le texte, que lui avait fait Hecht un peu avant.)
scénariste, non ?

(Il prend les croquis sur l'étagère et se met à les feuilleter.)

SELZNICK (à Hecht) : Si je suis arrivé à tirer un scénario d'ANNA KARENINE, j'arriverai bien à en tirer un de ce truc.

(Il appuie sur le bouton de l'interphone.)

Miss Poppenghul ?

(Elle ouvre immédiatement la porte.)

SELZNICK : Vous savez ce que c'est qu'une banane ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Le fruit ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Vous savez ce que sont des cacahuètes ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Je veux des bananes, des tas de bananes, et des cacahuètes. Amenez moi des cacahuètes.

(Constamment dans la crainte d'être entouré d'idiots, il lui demande encore...)

Vous savez de quoi je parle ? Bananes ? Cacahuètes ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick. Madame Leigh a demandé si elle pouvait partir quelques jours pendant que le tournage est suspendu.

SELZNICK (*mécanique*) : Le tournage n'est pas...

(Se reprenant) Rappelez à Madame Leigh qu'elle est toujours sous contrat, et qu'elle doit rester à Los Angeles jusqu'à la fin de la production.

Monsieur Laurence Olivier devra faire un nœud encore quelques temps.

(S'assurant que Hecht l'entende.)

A la fin de cette semaine, Monsieur Hecht aura un scénario complet.

Vous savez ce qu'est une machine à écrire ?

POPPENGHUL : Une machine à écrire ?

SELZNICK : Nous avons besoin d'une machine à écrire, papier, carbones, crayons, gommes, stylos, encre, bloc notes... et nous avons besoin de ça tout de suite.

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : N'oubliez pas les bananes. C'est la nourriture de l'esprit.

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Ne me transmettez aucun appel.

POPPENGHUL : Monsieur Mayer attend sur la ligne 1.

SELZNICK : Je ne peux pas lui parler.

POPPENGHUL : Monsieur Louis B. Mayer.

SELZNICK : Pas d'appel.

POPPENGHUL : Votre beau-père, Monsieur Mayer.

SELZNICK : Je sais qui est Louis B. Mayer.

POPPENGHUL : Le père de votre femme.

SELZNICK : Je m'en souviens.

POPPENGHUL : Votre femme Irène.

SELZNICK : Je connais le nom de ma femme.

(Il soupire.)

D'accord, passez-le moi.

(Miss Poppenghul sort pendant que Selznick se tourne vers Hecht avec un surcroît d'énergie, indiquant le bureau.)

SELZNICK : Où voulez-vous travailler ?

BEN HECHT : A Honolulu ?

Avant d'aller plus loin, faut-il vraiment que le film se passe pendant la Guerre Civile ?

SELZNICK : Oui.

BEN HECHT : Vous avez bien réfléchi ?

SELZNICK : Oui.

BEN HECHT : La Guerre Civile ?

SELZNICK : Nous n'en avons eu qu'une.

BEN HECHT : Quelqu'un a un jour dit au grand producteur Thalberg...

SELZNICK *(par réflexe)* : Thalberg... toujours Thalberg...

BEN HECHT : ... qu'il ne pouvait pas y avoir une scène de plage à Paris, parce que Paris n'est pas au bord de la mer. Thalberg a dit qu'il ne fallait pas tenir compte de l'infime minorité de gens qui connaissent Paris.

(Fleming lève les yeux des dessins.)

VIC FLEMING : Votre avis là-dessus ?

BEN HECHT : Il faut y réfléchir. Peut-être sommes-nous dans la bonne rue, mais pas devant la bonne porte ?

SELZNICK : Bon. Puisque nous avons sur les bras cette histoire compliquée, la Guerre Civile Américaine, et cette flopée de personnages, servons-nous seulement des dialogues qui sont dans le livre...

(Un temps.)

C'est ça, nous pouvons les attribuer à d'autres scènes, ou même à d'autres personnages, mais ce seront les répliques d'origine.

BEN HECHT : Vous savez que ces gens se battent pour garder leurs esclaves ?

SELZNICK : L'esclavage est une part de leur monde, oui.

BEN HECHT : Et que le public est sensé s'identifier à eux ?

SELZNICK : Il le fera si nous faisons bien notre boulot.

BEN HECHT : Et ça ne vous... ? vous voyez... l'esclavage ?
Qu'un être humain soit la propriété d'un autre ?

SELZNICK : Tout dépend de comment c'est amené.

(Miss Poppengul entre, poussant une charrette où s'amoncelle la commande de Selznick.)

SELZNICK : Miss Poppenghul, la devise de notre compagnie ?

POPPENGHUL : Les films Selznick vous apportent le bonheur !

SELZNICK : Notre credo ?

POPPENGHUL : Gagner le respect du public Américain grâce à la qualité des productions a toujours été le seul but des films Selznick. C'est pourquoi ils sont toujours projetés dans des salles de cinéma de première classe. C'est pourquoi, en sortant de la salle, vous aurez l'impression d'avoir rencontré un ami intelligent et charmant.

BEN HECHT : Même quand vous avez participé à un lynchage dans le Sud profond ?

SELZNICK (*l'ignorant, à Miss Poppenghul*) : Vous avez les bananes ?

POPPENGHUL : Devant vous, Monsieur Selznick. Les cacahuètes, Monsieur Selznick... nature, salées, avec ou sans coquille ?

SELZNICK : Des cacahuètes. Rien que des cacahuètes.

BEN HECHT : Ne m'avez-vous pas dit que votre héroïne avait troué la bedaine d'un soldat Nordiste ? Ne craignez-vous pas que cela la rende - comment dire - un poco antipathique ?

SELZNICK : Tout dépend de comment on le filme.

(Miss Poppenghul apporte un téléphone à Selznick.)

POPPENGHUL : Monsieur Mayer...

(Selznick grimace, se redresse et prend l'appel, tandis que Miss Poppengul prépare la table de travail, avec les cacahuètes et les bananes.)

SELZNICK : Chez Louis B...

(Il ouvre et ferme la bouche, incapable de placer un mot, tandis que Hecht et Fleming parlent.)

BEN HECHT (à Fleming) : J'ai entendu dire qu'on a dû forcer la main à votre vieux copain Gable pour qu'il accepte le film.

VIC FLEMING : Il est terrifié par le rôle. Tout le monde a dans la tête que Rhett Butler est écrit pour lui. S'il se plante...

SELZNICK (au téléphone) : Je sais que vous avez demandé à voir un nouveau budget...

BEN HECHT : Il n'y a pas eu une petite...

(Il agite sa main.)

Entre lui et Cukor ? Dans les toilettes pour hommes ? La première fois qu'il est venu à Hollywood ?

VIC FLEMING : Glissez là-dessus, mon lapin, d'accord ?

SELZNICK (au téléphone) : Nous travaillons encore sur l'estimation des dépassements.

BEN HECHT : Vous croyez que vous allez y arriver avec la jeune première euh..., c'est quoi son nom déjà ?

VIC FLEMING : J'imagine qu'elle fera tout ce qu'elle pourra pour m'écartier et récupérer son George chéri. Donc, si à un moment, j'ai des raisons de dire à Mademoiselle "balivernes" de se caler votre scénario dans son très british, et royal cul, je suis prêt à le faire.

BEN HECHT : C'est vrai que vous êtes l'homme qui a boxé Judy Garland !

VIC FLEMING : Je l'ai giflée une fois... une...

SELZNICK *(au téléphone)* : Je vous entend, Louis, pas un dollar de plus, pas un cent...

VIC FLEMING : La question est : pouvez-vous terminer ce script en une semaine ?
Vous en avez déjà combien en route ?

BEN HECHT : Le nouveau film des Marx Brothers... un pour la Warner... non...
deux pour la Warner... un pour la Fox... quatre... Mais qui va les
compter ?

SELZNICK *(au téléphone)* : Je vous entend fort et clair...

(Il s'éponge le front, fait signe à Miss Poppenghul de lui verser un verre d'eau glacée.)

VIC FLEMING : Vous pouvez mener de front quatre scénarii dans votre tête ?

BEN HECHT : Vous pouvez bien passer en un jour du MAGICIEN D'OZ à
AUTANT EN EMPORTE LE VENT !

(Fleming s'approche de Hecht nez à nez.)

VIC FLEMING : Ne vous mêlez pas de ma réalisation, je ne me mêlerai pas de votre
scénario.

SELZNICK *(au téléphone)* : Hecht et Fleming ?

(Il jette un regard vers les deux hommes qui semblent sur le point de s'empoigner.)

(Au téléphone) : Une très belle équipe...

*(Avec soulagement il raccroche, prend le verre d'eau, et boit. Il lève son verre à bout
de bras et le contemple.)*

Les glaçons.

BEN HECHT : Les glaçons ?

SELZNICK : Il ne devait pas y avoir de glaçons à l'époque. Pendant la Guerre Civile. Qu'est-ce qu'ils utilisaient ? De la glace pilée ?

VIC FLEMING : Rien à foutre des glaçons... nous n'avons pas de scénario.

(Il désigne les Studios de la MGM visibles par la fenêtre.)

Qu'est-ce que vous diriez d'un de ces enfoirés de scénaristes du Building des Ecrivains de la Metro ?

BEN HECHT : Un de ces navrants du Quartier des Auteurs ?

VIC FLEMING : Oui, un de ces poètes impuissants, un de ces profs d'unif à un dollar la ligne, qui se font plus de blé en une semaine qu'un Américain moyen en un an, et qui se plaignent en plus...

(A Hecht.) Combien vous prenez pour cinq jours de travail ?

BEN HECHT : Ca vous préoccupe ?

SELZNICK : Ben vaut largement chaque dollar qu'il me coûte.

VIC FLEMING : C'est votre argent, David... mais pourquoi ne pas donner à quelqu'un d'autre sa chance de massacrer ce scénario ?

BEN HECHT : Je suis chargé de charcuter le livre. Je vous fais confiance pour massacrer le scénario.

(Fleming tapote les touches de la machine à écrire.)

FLEMING (à Hecht) : Ce bruit vous rappelle quelque chose ?

(Selznick se tourne vers Miss Poppenghul qui s'apprête à sortir, après avoir terminé la préparation du matériel d'écriture.)

SELZNICK : Un mémo pour les accessoires. De la glace pilée à chaque fois qu'on voit quelqu'un un verre à la main dans le cadre. Pas de cubes de glace. De la glace pilée. Pas de glaçons.

POPPENGHUL : Pas de glaçons, Monsieur Selznick.

(Elle sort. Hecht en appelle à Selznick.)

BEN HECHT : J'ai besoin de savoir ce qui arrive dans le roman - et j'utilise ce terme en désespoir de cause - pour cet amas de personnages et de narrations.

SELZNICK : C'est vraiment très simple.
Scarlett pense qu'elle aime Ashley Wilkes, mais il va épouser Mélanie bien qu'il soit au fond amoureux de Scarlett, qui est au fond amoureuse de Rhett Butler, bien qu'elle n'en soit pas consciente. Alors, pour se venger d'Ashley, Scarlett épouse le premier type qu'elle voit, et fait un bébé avec lui, mais il se fait tuer, et Scarlett est libre de se relancer à la poursuite d'Ashley, mais elle ne peut pas car il est toujours marié avec Mélanie. Et pendant ce temps, Rhett Butler, dont tout le monde croit qu'il n'aime que lui-même, tombe amoureux de Scarlett.

BEN HECHT *(qui s'accroche)* : D'accord. Scarlett croit qu'elle est amoureuse de qui ?

VIC FLEMING *(explose)* : La pire chose qui soit arrivée à notre profession est l'invention du cinéma parlant. Maintenant, nous avons besoin de dialogues et nous devons nous asseoir en rond pour attendre qu'un journaliste de Chicago consente à livrer son texte.

BEN HECHT : Vous étiez chauffeur, pas vrai ? Vous avez conduit quelqu'un sur un lieu de tournage, la caméra était en panne, et vous avez réussi à la réparer. Et vous voilà devenu un metteur en scène de génie...

VIC FLEMING : Vous n'en sortirez pas avec ce scénario, et vous allez retourner pondre de la copie pour les journaux, Monsieur le Correcteur.

(Hecht fait tourner un volant imaginaire.)

BEN HECHT : Tuut tuut tuut...

VIC FLEMING : Vous finirez par remonter vers la ville du vent...

(Il fait semblant de grelotter.) Brrr brrr brrr.

(Selznick s'interpose en suppliant.)

SELZNICK : J'ai besoin de ce scénario les gars. J'en ai besoin. Vous n'imaginez pas à quel point il m'est nécessaire. Mon beau-père n'espère qu'une chose, me voir tomber sur le cul. "Méfiez-vous de ce ringard, il finira ruiné comme son vieux père !"

(Il montre la photo de son père au mur.)

Vous savez ce que ça vous fait quand un million de personnes vont voir votre film ? Quand un million de personnes disent oui ?

(Il entraîne Hecht à la fenêtre, et regarde vers l'extérieur avec exaltation.)

Avez-vous déjà été dans ce studio le lundi matin, quand le week-end un de nos films a fait péter le box office ? Même le flic à l'entrée a l'air de se tenir un peu plus droit. Au restaurant, quand le serveur déplie votre serviette, ça fait un bruit magnifique. Oui monsieur, tout à coup vous êtes un génie. Le fait que tous les films qu'on a produit depuis trois ans aient été des flops n'a plus d'importance. Vous êtes le seul à Hollywood à sentir exactement où monsieur et madame tout le monde veulent claquer leurs quelques dollars. Les autres producteurs ont des succès, le miracle absolu, c'est vous. Vous, le génial salopard, vous l'avez fait par pur talent, et vous allez continuer à le faire, semaine après semaine, film après film, à partir de rien, tout ce que vous touchez se transforme en or.

(Hecht soupire, sachant que le temps est venu de se mettre au travail.)

BEN HECHT : Scarlett pense qu'elle est amoureuse d'Ashburton...

VIC FLEMING : Ashley.

SELZNICK : Non. *(Il jette le livre au panier.)*

BEN HECHT : D'accord.

(Il veut prendre le scénario, Selznick le jette aussi.)

SELZNICK : Non. *(Il prend une profonde respiration.)*

Qu'est-ce qu'un film ? Des fragments de lumière gravés sur un support en plastic. Avez-vous déjà envisagé la chose de cette façon ? Un vrai miracle, nom de Dieu, une succession d'instantanés arrachés au passé par la seule machine à remonter le temps jamais inventée.

Bon, alors, quelle forme voulez-vous que nos fragments de lumière prennent cette fois-ci ? Quand nous nous assoirons dans le grand cinéma ?

(Il ferme les tentures.)

Et que les lumières baisseront...

(Il diminue les lumières.)

Et que les murs disparaîtront, et que la magie prendra le pouvoir...

(Il commence à ouvrir les tentures.)

Imaginons que nous entendions l'ouverture - da da da da dah dah dah da da - que le rideau s'ouvre - da da da dah -

(Il finit d'ouvrir les tentures.)

Et sur l'écran, nous voyons un ciel de feu, un ciel qui ressemble à la fin du monde.

(Il lève les mains comme s'il pouvait déjà toucher les images.)

Des ombres, des silhouettes, des dos ployants sous l'angoisse - da da da da da da da da - et l'image d'un labeur écrasant, d'un combat sans fin...

BEN HECHT : C'est le Quartier des Scénaristes ?

SELZNICK : C'est Tara.

(A Fleming) : Est-ce que vous la voyez ?

VIC FLEMING : Je mets la camera au sol pour une contre plongée - c'est l'angle qui fait tout - Tara crève l'écran.

SELZNICK : Oui. Tara.

VIC FLEMING : Ce n'est pas qu'une maison - c'est l'univers entier du Sud - un style de vie à part entière.

SELZNICK : Tara - vous sentez la terre rouge et fertile, Ben - aussi rouge que le ciel, que le sang qui bat dans le cœur de ces gens qui savent que leur monde est condamné, mais qui sont prêts à le verser pour lui, à se saigner jusqu'à la dernière goûte, pour la défense d'une cause sans espoir.

BEN HECHT : C'est bien le Quartier des Scénaristes.

(Froissé par l'attitude de Hecht, Selznick s'éloigne.)

SELZNICK : Wouais, je le sens bien.

(Fleming commence à planer.)

VIC FLEMING : Des ombres et des silhouettes, des paquets d'ombres rouges et noires, des couleurs fortes, des corps qui se découpent sur fond de paysage.

(Selznick ouvre le porte et parle à Miss Poppenghul.)

SELZNICK : Vous savez ce que c'est qu'une porte ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Vous comprenez ce que je veux dire quand je dis que cette porte doit rester fermée ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Si je vous dis que personne ne doit entrer ici pendant les cinq prochains jours, vous savez ce que cela signifie ?

BEN HECHT : David...

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Vous savez ce que c'est qu'un téléphone ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Alors quand je dis pas d'appel pendant les cinq jours qui viennent...

VIC FLEMING : David...

BEN HECHT : Je ne suis pas d'accord.

SELZNICK : Vous avez dit que vous me donniez cinq jours.

(A Fleming) : Vous êtes sous contrat, souvenez-vous.

(Montrant) : Il y a une salle de bains, il y a des bananes.

(A Miss Poppenghul) : Nous avons aussi des cacahuètes ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

(Elle sort.)

SELZNICK : Cinq jours, un scénario.
 (A Hecht.) La ciel couleur de sang...

(Hecht s'assied à la machine à écrire, tandis que Selznick commence à réaménager le mobilier pour dégager un espace de jeu.)

BEN HECHT : Ca marche, le ciel rouge sang. Et ensuite ?

SELZNICK : Ensuite Fleming et moi allons vous jouer le livre.

VIC FLEMING : Jouer le livre ?

SELZNICK : Nous faisons la scène, il regarde la scène, il ressent la scène, il écrit la scène ; nous faisons la scène suivante, il la regarde, la ressent, l'écrit... à la fin de la semaine nous avons un film.

BEN HECHT : Que personne n'aura envie d'aller voir, mais bon...

SELZNICK : Fondu enchaîné...

(Renonçant à discuter davantage, Hecht commence à frapper.)

BEN HECHT : Scène 1.

SELZNICK : Extérieur.

BEN HECHT : Jour.

SELZNICK : Tara.

VIC FLEMING : Enorme, tout doit être énorme, le jeu, les émotions, il faut en remettre des caisses pour leur faire oublier à quel point c'est nul.

(Selznick met ses mains sur les hanches et trotte à travers la pièce, comme Scarlett O'Hara.)

SELZNICK : "La guerre, la guerre, la guerre, c'est tout ce que les gens savent dire."

(Il s'agrippe à Fleming.)

"La guerre, la guerre, la guerre..."

VIC FLEMING : Quoi ?

SELZNICK : Est-ce que vous écoutez ce que je dis ?

VIC FLEMING : Je ne suis pas un acteur.

SELZNICK : Moi non plus !

(Hecht frappe à la machine.)

BEN HECHT : Je n'ai pas grand chose comme dialogue jusqu'ici.

SELZNICK : La guerre, la guerre, la guerre...

(Il s'accroche coquettement à Fleming.)

Oh ! Ashley Wilkes ! Je ne vous avais pas vu !

(Il attend la réponse de Fleming.)

(Impatient) : Vous vous souvenez du livre ?

VIC FLEMING : Evidemment... Attendez...

(Il se concentre.)

Salut... Scarlett... Comment va ?

BEN HECHT : Salut... Scarlett ? Comment va ?

SELZNICK : Vous êtes Ashley Wilkes, d'accord ?

BEN HECHT : Il faut un peu de matière tout de même.

VIC FLEMING : Ashley, d'accord, Ashley...

SELZNICK : Ou vous préférez jouer Scarlett ?

VIC FLEMING : Non, Ashley c'est bien.

BEN HECHT : Dans cinq jours vous me perdrez, pensez-y.

(Fleming tente de composer le personnage d'Ashley.)

VIC FLEMING : Je... j'ai... j'ai quelque chose à vous annoncer, Scarlett.
J'ai à vous annoncer que ma cousine Mélanie et moi...

(Selznick se blottit dans les bras de Fleming et lui lance des œillades papillonnantes, pendant que Hecht continue à marteler son clavier.)

SELZNICK : Mélanie ? Cette pauvre petite poitrinaire maigrichonne, cette petite noiraude de Mélanie ?

(Il se lance dans un rire aigu et coquet.)

Balivernes !

(Les lumières baissent tandis que monte le son de centaines de machines à écrire qui frappent de plus en plus fort, comme une armée de dactylos qui frappent contre la montre.)

Fin de la scène 1.

Scène 2.

(Pendant le noir, on entend un cliquetis frénétique de machines à écrire. Quand la lumière remonte, on découvre la pièce éclairée à la lumière de lampes de bureau et de lampadaires. Nous sommes deux jours plus tard, en pleine nuit. La lumière des lampes nous montre l'énorme pagaille qui s'est installée dans le bureau, depuis que nous l'avons quitté. Des feuilles de papier jonchent le sol. Elles sont constellées d'épluchures de bananes et de cosses de cacahuètes, qui recouvrent toutes les surfaces disponibles.)

Les boîtes des étagères ont été retournées, et leur contenu éparpillé. On dirait qu'un combat a été mené ici. Cette impression est encore renforcée par l'aspect ravagé des trois hommes, hagards, en bras de chemise, ébouriffés et barbus.

Hecht grimace tout en frappant à la machine, comme si toutes les articulations de ses doigts lui faisaient mal. Mais il continue à frapper sans en tenir compte, en parfait professionnel. Même pour lui c'est un combat de se tenir droit, tourmenté par la fatigue et la faim.

Il plisse les paupières comme si ses yeux étaient brûlants, il regarde vers l'endroit où Fleming, couché sur le sol, joue Mélanie en plein accouchement. Selznick accroupi près de lui, joue Scarlett.)

SELZNICK : Pousse... pousse...

VIC FLEMING : Je pousse.

SELZNICK : Pousse plus fort.

VIC FLEMING : Oh !

SELZNICK : Plus fort.

VIC FLEMING : Oh ! Oh !

SELZNICK : Tu dois te lancer là-dedans toute entière.

VIC FLEMING : Oh ! Oh ! Oh !

(Selznick se relève.)

SELZNICK : Ce n'est pas bon. Où est cette fille ? Prissy, Prissy ?
(Il regarde Hecht, qui s'est effondré sur le bureau et ronfle doucement.)

Ben ?

(Hecht se redresse et sursaute.)

BEN HECHT : Quoi ?

SELZNICK : Scarlett est à Atlanta, vous vous souvenez ?

BEN HECHT : Atlanta ?

SELZNICK : Mélanie accouche du bébé d'Ashley.

BEN HECHT : Mélanie ?

SELZNICK : Seule Scarlett est là pour l'aider.

BEN HECHT : Scarlett ?

(Hecht va frapper à la machine, il grimace.)

Oh !

SELZNICK : Pas encore.

(Il se dirige vers Hecht, masse ses genoux pendant que Fleming se retourne et s'endort.)

(Avec un grognement douloureux, Hecht parvient à étendre ses jambes.)

BEN HECHT : Je crois que j'ai perdu l'usage de mes jambes.

(Il s'appuie sur Selznick pour se lever, toujours plié en deux.)

Selznick le prend par les épaules et le redresse brutalement. Hecht le remercie de la tête et redresse ses doigts un à un.)

Quel jour sommes-nous ?

(Selznick regarde ses doigts, tentant de compter dessus.)

SELZNICK : Lundi, Mardi...

(Il perd le fil et recommence.)

Lundi, Mardi...

(Il hausse les épaules, incapable d'arriver au bout.)

Prenez une banane.

(Hecht pousse un court cri aigu.)

SELZNICK : Une cacahuète ?

(Hecht à la même réaction.)

SELZNICK : Restez calme.

BEN HECHT : Le diable vous emporte, David Selznick.
J'ai les intestins bloqués depuis deux jours. Je suis sourd de
l'oreille droite à cause de cette saleté de machine à écrire...
J'ai trois vertèbres qui viennent de se souder...

(Il remonte son pantalon. Il y a un vide de cinq centimètres entre son ventre et sa ceinture.)

Je dois avoir perdu dix kilos !

(Il montre sa main gauche. Elle continue à s'agiter, frappant sur une machine invisible.)

Regardez ça !

SELZNICK : Rien de grave.

(Hecht fait quelques pas chancelants, et sent quelque chose qui craque sous ses pieds.)

BEN HECHT : Qu'est-ce que c'est ?

SELZNICK : Vous m'avez lancé des cacahuètes à la tête, vous vous souvenez ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Hier, ce matin, la veille...

(Il secoue la tête pour essayer de l'éclaircir.)

Un jour.

BEN HECHT *(avec espoir)* : Je vous ai blessé gravement ?

SELZNICK : Fleming vous a plaqué au sol en attendant que ça se calme.

BEN HECHT : Fleming ?

(Il regarde vaguement vers la masse ronflante de Fleming.)

Qu'est-ce qu'il fait là ?

SELZNICK : Arrêtez de blaguer.

(Il secoue Fleming pour le réveiller.)

VIC FLEMING : Je pousse, je pousse...

SELZNICK : On avance plutôt bien.

(Il soulève une pile de pages dactylographiées près de la machine à écrire.)

On a fait des progrès, mais il nous reste encore un long chemin à parcourir.

(Hecht grogne, grimace.)

BEN HECHT : Mon dos...

SELZNICK : Il faut continuer.

BEN HECHT : Ma tête...

SELZNICK : Vous savez où nous sommes, pas vrai ? Dans l'histoire ?

BEN HECHT : Laissez-moi faire un tour, prendre un peu d'air frais.

(Il titube vers la porte, mais Selznick l'en écarte.)

SELZNICK : Non.

(Hecht se dirige vers le canapé.)

BEN HECHT : Laissez-moi dormir dix minutes.

SELZNICK : Nous n'avons pas le temps.

(Il le dirige vers la machine à écrire.)

Nous avons un bébé en route ici.

(Hecht regarde autour de lui, anxieux, comme s'il cherchait à le voir.)

HECHT : Un bébé ?

SELZNICK : Mélanie va avoir le bébé d'Ashley, avec la seule aide de Scarlett. La servante de Scarlett, Prissy, lui avait dit qu'elle était sage-femme, mais elle n'y connaissait rien.

VIC FLEMING : "J'y connais rien..."

SELZNICK : Prissy tarde à venir... Mélanie est dans un sale état.

VIC FLEMING : Oh ! Oh !

SELZNICK : Prissy rentre en traînant.

(Fleming se met debout pour jouer Prissy.)

SELZNICK : Prissy court dans l'escalier.

(Fleming mime la course dans l'escalier.)

SELZNICK : Elle est seule, elle n'a trouvé aucun secours, c'est une pauvre petite idiote.

VIC FLEMING : "Je suis une pauvre petite idiote."

SELZNICK : Scarlett craque et...

(Il gifle Fleming.)

A présent Scarlett doit accoucher la jeune femme qui va donner naissance au bébé du seul homme qu'elle ait jamais aimé.

BEN HECHT : Halte ! Halte ! Tout doux !

SELZNICK : Vous voulez savoir pourquoi ce livre s'est vendu en douze mois à un million et demi d'exemplaires ? Voilà pourquoi, la réponse est devant nous. Des personnages, des dilemmes, l'ironie du sort. Zola n'aurait pas pu faire mieux.

BEN HECHT : On se calme...

(Il se frotte les tempes, essayant de ramasser ses pensées.)

Elle gifle la suivante.

SELZNICK : En pleine figure.

BEN HECHT : Une servante de couleur ?

SELZNICK : Prissy.

(Fleming mime Prissy.)

VIC FLEMING : "Je suis une pauvre petite idiote."

SELZNICK : C'est dans le roman.

(Il feuillette le livre, qui a été si souvent manipulé que la couverture s'est détachée et que les pages tombent.)

BEN HECHT : Quel âge a cette fille ?

SELZNICK : Dix, douze ans ?

BEN HECHT : On ne peut pas mettre ça dans un film.

SELZNICK (*avec le livre*) : Je tiens la scène, juste ici. Vlan !

BEN HECHT : Ce ne passera pas.

SELZNICK : Elle ne la frappe qu'une fois.

BEN HECHT : Comme Fleming pour Garland, ouais... David, je vous en prie.

SELZNICK : La fille lui a menti. Elle a dit qu'elle s'y connaissait en accouchements.

VIC FLEMING : Je l'ai fait. J'ai dit à Melle Scarlett que je m'y connaissais.

SELZNICK : Et puis elle a traîné sur le chemin du retour...

VIC FLEMING : C'est vrai, j'ai horriblement traîné.
(*Il sautille, mimant Prissy qui traînasse.*)

SELZNICK : Pendant que Mélanie accouche ici.

(*Fleming se jette par terre et devient Mélanie.*)

VIC FLEMING : D'accord. Je pousse. Je pousse.

BEN HECHT : Avez-vous conscience de ce que cette scène trahit chez votre héroïne ?

SELZNICK : Le service juridique l'a laissée passer.

BEN HECHT : Votre héroïne ?

SELZNICK : C'est une femme de son temps.

BEN HECHT : Son temps.

SELZNICK : Elle a tout un tas de préjugés.

BEN HECHT : Et ça justifie le fait qu'elle batte une enfant noire ?

(Fleming se remet sur pieds.)

VIC FLEMING : "Je sais que je suis une méchante fille."

(Il sautille, mimant encore une fois sa traînasserie.)

SELZNICK (à Hecht) : Pouvez-vous, s'il vous plaît dialoguer la scène ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK : Ecrivez-la.

BEN HECHT : Je refuse.

SELZNICK : Qui est le producteur ?

BEN HECHT : Qui est l'écrivain ?

VIC FLEMING : Donc écrivez.

BEN HECHT : Qu'est-ce qui se passe David ? Vous faites un film qui ne se contente pas de glorifier les Sudistes, mais où on tabasse une petite noire ?

SELZNICK : Le public s'attend à voir cette scène.

- BEN HECHT : Regardez comment Fleming joue Prissy.
- SELZNICK : Ce n'est pas un acteur.
- BEN HECHT : Vous avez une responsabilité morale.
- SELZNICK : Ma seule responsabilité est de faire le meilleur film possible.
- BEN HECHT : Ce n'est pas digne du David Selznick que je connais, du David Selznick que j'admire, que j'aime.
Dans cet égout plaqué d'or qu'est Hollywood, j'ai toujours cru qu'il y avait un producteur qui voyait les choses comme je les vois.
- SELZNICK : Je ne peux pas prendre parti sur le racisme.
- BEN HECHT : Si vous ne pouvez pas prendre parti sur le racisme avec AUTANT EN EMPORTE LE VENT, quand le ferez vous ?
- VIC FLEMING : Oh mon Dieu ! Le journaliste de Chicago refait surface.
(Il se dirige brusquement vers la salle de bains.)
Je vais aux toilettes.
- BEN HECHT : La seule personne qui puisse faire porter à ce film un message, c'est vous.
- SELZNICK : C'est juste un mélodrame. Peut-être le plus grand qu'on ait jamais écrit, mais un mélodrame.
- BEN HECHT : Qui peut mieux comprendre ce que c'est que d'être mis en esclavage que nous, les Juifs.
- SELZNICK (estomaqué) : Qu'est-ce que les Juifs viennent faire la dedans ?

BEN HECHT : Le public "s'attend" à voir la gifle ! A quoi pensez-vous ?

SELZNICK : Je pense que je ne vous ai plus pour très longtemps, et Mélanie est en train d'accoucher, et Scarlett en colle une à Prissy. Zip. Paf. Ahwo ! Allez, écrivez.

BEN HECHT : Pas question !

SELZNICK : J'ai dépensé beaucoup de temps, d'efforts et d'argent pour être sûr que tout le monde dans cette histoire serait traité avec respect.

BEN HECHT : Autant que pour les seins de Vivien Leigh ? Autant que pour les glaçons ?

SELZNICK : Les personnages noirs de mon film auront autant de dignité que les autres personnages.

BEN HECHT : Quel que soit le traitement qu'on applique à cette histoire, elle restera une élégie au Vieux Sud. Dites-moi au moins que vous voyez le problème. Harry Cohn ne le verrait pas. Jack Warner non plus. Le grand Thalberg peut-être...

SELZNICK : Ca suffit avec Thalberg. Ecrivez ça.

BEN HECHT : Je ne peux pas.

SELZNICK : Vous devez être fidèle au livre.

BEN HECHT : Et vous à votre conscience.

SELZNICK : J'essaie, dans la mesure de mes moyens.

BEN HECHT : C'est un peu décevant, vous ne trouvez pas ?

SELZNICK : Ecrivez.

(Hecht retourne à la machine à écrire, surexcité, défiant Fleming qui entre dans la salle de bains et ferme la porte.)

BEN HECHT : D'accord, d'accord. Qu'est-ce que vous en pensez ? On garde la gifle...

(Il parle tout en écrivant, s'arrête pour placer un commentaire, puis reprend sa frappe pour suivre le flot de son inspiration.)

Mais on donne un monologue à Prissy. Oui, dit-elle fièrement en portant sa main à sa bouche ensanglantée, j'ai traîné, j'ai perdu mon temps. Et je sais que Madame Mélanie souffre là-haut, qu'elle a vraiment très mal.

(La voix de Fleming transperce les murs de la salle de bains.)

VIC FLEMING : Pousse. Pousse.

BEN HECHT : "Et je suis bien contente, vous m'entendez, bien contente, et si elle meurt je m'en fiche, parce que vous vous moquez tous, vous les blancs, et vous spécialement, Scarlett O'Hara, de notre souffrance à nous, le peuple noir, sur la sueur duquel vous avez bâti vos fortunes. Nous avons trimé et nous sommes morts pour vous, d'année en année, durant des générations". Vous voyez où je veux en venir ?

"J'espère qu'elle mourra, j'espère que vous mourrez, parce que quelque chose d'autre est en train de naître à présent, une nouvelle Amérique, où il y aura une place pour moi, comme pour vous."

SELZNICK : Ca va la tête ?

BEN HECHT : Bon, c'est un premier jet.

SELZNICK : Donnez-moi ça.

(Avant que Hecht ai pu protester, il arrache la feuille de la machine à écrire. Il y a un cri soudain dans la salle de bains.)

VIC FLEMING *(off)* : Aaaaaahh !

(Hecht et Selznick regardent vers la porte de la salle de bains.)

VIC FLEMING *(off)* : Aaaaaaaaahh !

(La porte s'ouvre et Fleming jaillit, couvrant de sa main son œil gauche.)

SELZNICK : Qu'est-ce qui vous arrive ?

VIC FLEMING : Mon œil...

SELZNICK : Laissez-moi voir.

VIC FLEMING : Ne regardez pas !

(Selznick arrachant la main de Fleming, regarde l'œil et se recule.)

SELZNICK : Mon Dieu !

BEN HECHT : Qu'est-ce qu'il a ?

SELZNICK : Ne regardez pas.

(Ils observent Fleming. Un de ses yeux est rouge vif.)

VIC FLEMING : Vais-je perdre mon œil ?

BEN HECHT : C'est juste un vaisseau sanguin qui a éclaté.

VIC FLEMING (*paniqué*) : Je ne pourrai plus travailler si je perds un œil.

BEN HECHT : Vous n'allez pas perdre un œil. Asseyez-vous.

(Il le conduit vers un fauteuil. Fleming s'y effondre et prend la main de Selznick.)

VIC FLEMING : N'en parlez à personne, d'accord ?

SELZNICK : Ce n'est rien de grave.

VIC FLEMING : Je trouverai une assurance pour tous les films que vous me ferez faire.

SELZNICK : Je veux que vous fassiez celui-ci.

BEN HECHT : Relax.

(Il tapote les mains de Fleming, en essayant de le calmer.)

Respirez.

VIC FLEMING : Je ne veux pas redevenir chauffeur de maître.

SELZNICK : Vous n'aurez pas à le faire.

BEN HECHT : Qui voudrait engager un borgne comme chauffeur ?

(Fleming veut s'élaner vers Hecht, mais retombe dans le fauteuil.)

VIC FLEMING : Vous ne pensez pas que je vais perdre l'œil ?

SELZNICK : Chuuut !

VIC FLEMING : Je veux dire, on ne peut pas perdre un œil juste à cause d'un vaisseau qui éclate, pas vrai ?

(Il s'empare d'un des scénarii qui jonchent le sol.)

Je peux toujours lire un scénario.

(Il va à tâtons vers le bureau de Hecht, en tire la nouvelle page que Hecht a frappée, la lit, avec une main sur l'œil, tenant la page très près de son visage.)

Oui, j'ai traîné, j'ai perdu mon temps, et je sais que Madame Mélanie souffre là-haut, qu'elle a vraiment très mal.

Et je suis bien contente, vous m'entendez, bien contente, et si elle meurt je m'en fiche, parce que vous vous moquez tous, vous les blancs, et vous spécialement, Scarlett O'Hara...

(Il parcourt la suite avec dégoût.)

D'où vient cette merde ?

SELZNICK : C'est une tentative de Ben.

(Il s'empare de la page avant que Hecht n'ait pu s'en emparer.)

BEN HECHT : Une merde ?

(Provoquant) : Quelle est votre position sur la question raciale, Monsieur Fleming ? Pensez-vous qu'il y ait une place pour elle dans les films populaires ?

VIC FLEMING : Le cinéma populaire c'est un gars, une fille, et une bagarre sexuelle. C'est pour ça que c'est populaire.

BEN HECHT : Vous n'avez rien de mieux à dire ?

VIC FLEMING : Au fond, vous n'êtes qu'un journaliste, pas vrai, Hecht ? Br brr brr.

BEN HECHT : Vous vous mettez en scène comme un camionneur. Pouet pouet pouet.

VIC FLEMING : N'importe quel attardé pourrait écrire un scénario comme celui-ci. Nous l'avons joué pour vous. Nous vous avons donné les dialogues. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

BEN HECHT : Est-ce que vous réalisez que David et moi nous essayons de faire du bon boulot ?

VIC FLEMING : Si je réalise ?

(Il suffoque, au bord de la crise de nerfs.)

Si je réalise ? Les écrivains essaient de faire du bon boulot, donc je n'ai plus qu'à me volatiliser.

SELZNICK : Poussez.

VIC FLEMING : Selznick et moi nous sommes les seuls à faire le boulot.

SELZNICK : Poussez.

VIC FLEMING : Vous allez peut-être le sentir passer pendant les quelques heures que ça va encore nous prendre pour torcher cette connerie de scénario ensemble. Mais où serez-vous pendant les six mois où je devrai vivre avec jour après jour, heure après heure ?

SELZNICK : Prissy va arriver.

(Fleming l'ignore, et enfonce Hecht.)

VIC FLEMING : Est-ce que c'est l'auteur qui va s'occuper des décors, des costumes des accessoires, des transports, des maquillages, des coiffures, de la bouffe... ou lui... ?

(Il montre Selznick.)

SELZNICK : Elle est dans l'escalier.

VIC FLEMING : Est-ce que vous resterez debout jusqu'à minuit à cause des acteurs qui refusent de venir tourner parce qu'ils n'aiment pas la couleur de leur rideau de douche ? Est-ce que vous leur tiendrez la main ? Est-ce que vous leur laisserez poser la tête sur votre épaule ? Est-ce que vous les écouterez raconter leur vie alors que la seule chose que vous aurez envie de faire c'est de les moucher, en leur disant : il suffit de jouer, non ? Tu y vas, et tu dis ta réplique, c'est tout.

BEN HECHT : Au commencement était Le Verbe.

VIC FLEMING : Oui, mais on ne le dira pas, avant qu'un pauvre couillon ait crié "Action" !

BEN HECHT (*sournois*) : Si c'est vrai qu'aucun metteur en scène n'a envie de faire un mauvais film, quelle est votre explication ?

VIC FLEMING : Parce que déjà avant le tournage les gens commencent à me harceler... : "Coupe cette scène !" "Avec-vous vraiment besoin d'autant de figurants ?" "Attaquer un tournage sans scénario, c'est extra !" Vous arrivez sur le plateau. Premier jour, quelqu'un vient vous trouver : "Nous avons un problème - casting, planning, ou autre chose - pourriez-vous vous arranger pour donner un coup de main ?" Deuxième jour, quelqu'un d'autre vient vous trouver et vous demande un arrangement pour quelque chose d'autre. Vous faites une concession par ci, un compromis par là, et ainsi de suite ! Or, comme il faut neuf mois pour aller du scénario à la Première du film, consentir un compromis par jour, ça fait plus de deux cent soixante compromis. Donc, pour un film de nonante minutes, ça fait un compromis toute les vingt secondes.

SELZNICK : Les gars, je vous en prie.

BEN HECHT (*l'ignorant*) : Vous voulez parler de compromis ? Imaginez, vous rencontrez une femme belle à tomber mort, et il y a déjà un consentement muet dans son regard : "On va chez toi ou chez moi ?" Et quand vous arrivez chez elle, et elle retire ses chaussures, elle met un slow sur le pick-up et soupire : "Oui !" Et vous voilà dans la chambre à coucher, où elle est nue dans le clair de lune. Et il y a toujours le "Oui !" dans ses yeux. Et vous êtes sur le point de retirer votre pantalon, quand le metteur en scène pousse la porte en disant : "Parfait, je prends le relais maintenant, passe-la moi !" Ca vous plairait de vivre ça, Vic ? C'est ça, être un scénariste à Hollywood !

VIC FLEMING : Ravalez votre venin, Ben ! La vraie magie du cinéma c'est quelqu'un comme moi qui monte sur un plateau de studio, pour tourner ceci...
(*Il s'empare des pages du scénario déjà frappées.*)

Et le transformer en ces milliers de petits éclats de lumière à propos desquels Selznick délire toujours.

SELZNICK : Au commencement il y a un contrat. Vous ne seriez pas là pour écrire les mots.

(*A Hecht*) : Vous ne seriez pas là pour tourner le film.

(*A Fleming*) : Si quelqu'un n'était pas là pour mettre l'argent sur la table. C'est ça l'art suprême. Vous voulez parler de créativité ? Jetez un œil dans mes livres de comptes, c'est le sommet de l'imagination. Vous êtes déçu par moi, Ben ? Nous sommes dans un pays libre, chacun a le droit de faire le film qui lui plaît. Si vous voulez faire votre AUTANT EN EMPORTE LE VENT, libre à vous. Si vous êtes capable de réunir un million de dollars et d'obtenir les droits. Vous avez les droits ? Non ? Alors c'est sans doute pour ça que vous êtes ici, pour m'aider à faire l'AUTANT EN EMPORTE LE VENT que je veux faire. Je vous paie pour l'écrire comme je veux

qu'il soit écrit, et je paie quelqu'un comme Fleming pour qu'il le réalise, comme je le vois. C'est ça qu'on appelle une collaboration.

BEN HECHT : Seulement à Hollywood.

(Selznick s'empare de l'exemplaire racorni du livre.)

SELZNICK : Les films se font. Ils existent, à cause d'un type comme moi, dont tout le monde pense que c'est un crétin, dont seul le hasard a fait qu'il soit propriétaire du studio. Et ce crétin, un jour, feuillette un livre et se dit : "Beurk ! encore un truc bidon plein de clairs de lune et de magnolias !", mais, après deux pages il se fait prendre par la même magie qui a envoûté Margaret Mitchell. Scarlett O'Hara m'a mis le grappin dessus, Ben, et elle ne m'a plus jamais lâché. Mitchell était partie pour écrire juste un roman à l'eau de rose de plus, mais Scarlett a emporté le livre plus loin. Je pense que Mitchell n'a pu que s'accrocher aux plis de sa robe, car on ne juge pas cette petite pécore, on s'embarque avec elle ! C'est ce qu'ont fait un million et demi de lecteurs. Aussi vrai que je crois qu'il existe un Dieu du cinéma, je crois que dix millions de spectateurs vont...

BEN HECHT : Qui est exactement ce Dieu du cinéma ? Vous ?

VIC FLEMING : Non, mais c'est un parent très proche.

BEN HECHT : Donc nous devons accomplir vos volontés ? Moi...
(Montrant Fleming) Et lui ?

SELZNICK : Pour que les choses se fassent, il faut un visionnaire qui a la volonté de créer. C'est comme ça.

BEN HECHT : N'est-ce pas ce que disait Hitler à son peuple ? Ce que Mussolini et Staline ont dit au leur ?

SELZNICK : Hitler serait incapable de supporter un studio en plein tournage, Mussolini n'aurait pas la patience et Staline est trop gentil...
Retournez à votre table !

BEN HECHT : N'êtes-vous pas en train de tourner au dictateur vous aussi ?

SELZNICK : Tous ces comiques n'ont pas le souffle brûlant de Mayer dans la nuque. Je porte ce film dans le ventre depuis trois ans. Je sais qui est Scarlett O'Hara. Je sais qui est Mélanie. Je connais Ashley et Rhett Butler et Tara. Et je tiens plus à eux qu'à tous les ouvriers payés à l'heure, qui comme vous deux, n'attendent que le soir pour rentrer chez eux. Et à propos des compromis, la forme des glaçons a de l'importance ! Tout a de l'importance, une seule erreur et toute

l'illusion se dissipe, et il ne reste que des acteurs debouts devant des toiles et des planches.

(Suppliant.) Je sens ce film dans toutes mes fibres, mais j'ai besoin de votre aide pour le mettre à l'écran.

(Il repose le livre.) J'ai réuni l'argent, Fleming choisit l'angle des caméras, et je dirige les acteurs. Et vous, à votre avis, qu'est-ce que vous êtes sensé faire ?

(Hecht introduit une nouvelle feuille dans la machine à écrire et frappe, arrogant.)

BEN HECHT : Scarlett éclate la tronche de la fille. Sa tête tourne comme si elle avait été frappée par une batte de base-ball.

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Scarlett la tabasse. La tête de la fille explose comme une pastèque.

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Scarlett l'explose. La mâchoire de la petite remonte et lui casse les dents.

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Maintenant vous voyez le problème ?

SELZNICK : Arrangez-le moi, écrivez bon sang !

BEN HECHT : Qu'est-ce que j'écris... elle lui met un crochet ?

VIC FLEMING : Ca pourrait être un uppercut... un direct...

(Il esquisse pensivement quelques coups dans le vide.)

Un direct du gauche...

BEN HECHT : Et pourquoi pas pan ! dans le pif ?

VIC FLEMING : Elle pourrait lui donner un coup de boule ? Une fois dans un bar j'ai étendu un mec avec ce truc-là !

(Il donne un soudain coup de boule.)

BEN HECHT : Et on enchaîne avec un coup de genou dans les côtes.

SELZNICK : Ecrivez.

BEN HECHT : Notre adultère, spéculatrice, et esclavagiste héroïne ajoute la violence à son palmarès.

SELZNICK : C'est juste une petite claque.

BEN HECHT : Vivien Leigh n'est pas un poids lourd, mais est-ce qu'elle cogne ou pas ?

SELZNICK (lâchant prise) : Mayer veut que je me plante, tous les gens qui ont dit que je n'arriverais jamais à tourner ce film veulent que je me plante... tous les gens vous diront : Oh Thalberg ! ci et Oh Thalberg ! ça. Mais moi je vais faire le meilleur putain de film de tous les temps. Et j'ai besoin de cette scène, j'en ai besoin, Ben. J'en ai besoin pour l'amour de Dieu, j'en ai besoin.

(Il se fige soudain, comme s'il était bloqué.)

BEN HECHT : David ? Ca va ?

(Selznick reste immobile.)

BEN HECHT : J'ai dit : "ça va ?"

VIC FLEMING : Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

BEN HECHT : Il est en arrêt sur image.

(Fleming agite sa main devant les yeux grand ouvert de Selznick.)

VIC FLEMING : Ouh ouh !

(Pas de réponse. Il pousse un doigt dans les côtes de Selznick.)

Il y a quelqu'un ?

(Pas de réponse.)

Vous croyez que ce sont les bananes ?

BEN HECHT : Je ne sais pas.

VIC FLEMING : Vous l'avez tué.

BEN HECHT : Ne dites pas ça.

VIC FLEMING : Pour une pauvre petite scène.

BEN HECHT : On devrait appeler un docteur.

VIC FLEMING : On ne l'a pas fait pour mon œil.

BEN HECHT : Là c'est différent, il est arrêté...

VIC FLEMING : Peut-être qu'il dort.

BEN HECHT : Debout ?

VIC FLEMING : Ca peut arriver.

BEN HECHT : Vraiment ?

VIC FLEMING : Je ne sais pas.

BEN HECHT : Il est peut-être mort.

VIC FLEMING : Il serait tombé.

(Il s'approche, et écoute la respiration de Selznick.)

Il respire encore.

(Il prend le poignet de Selznick.)

Son pouls bat.

(Ils se reculent, et observent Selznick. Fleming va prendre le téléphone sur le bureau de Selznick.)

BEN HECHT : Qu'est-ce que vous faites ?

VIC FLEMING : J'appelle un docteur.

BEN HECHT : On peut l'appeler de la maison.

(Fleming, un instant interdit, finit par comprendre. Il raccroche le téléphone. Hecht regarde vers la porte. Fleming suit son regard.)

BEN HECHT : Vous n'avez pas envie d'une douche, d'un rasage, d'une chemise propre ?

VIC FLEMING (*tenté*) : Quelque chose à manger ?

BEN HECHT : D'aller montrer cet œil à un...

VIC FLEMING : Je pourrais tuer pour une côtelette.

BEN HECHT : Prenez une douche.

VIC FLEMING : Un morceau de tarte aux myrtilles.

BEN HECHT : Un toast aux oignons avec de la sauce au fromage et des pickles.

(Ils font tous deux mouvement vers la porte.)

VIC FLEMING : On ne peut pas demander à des gens de travailler comme ça.

BEN HECHT : Les enfermer dans une pièce.

VIC FLEMING : Leur donner des cacahuètes et des bananes.

BEN HECHT : Regardez cet endroit.

VIC FLEMING : Vous avez vu la salle de bains ?

BEN HECHT : On ne traite pas le réalisateur de PILOTE D'ESSAI comme ça.

VIC FLEMING : Ni l'auteur de HURRICANE.

BEN HECHT : Un homme qui réalise des films à droit au respect !

VIC FLEMING : Le gars qui vous fournit le scénario aussi.

BEN HECHT : Les cacahuètes.

VIC FLEMING : Les bananes.

BEN HECHT : La salle de bains.

(Il ouvre précautionneusement la porte, observant le bureau de la secrétaire.)

Elle n'est pas à son poste.

VIC FLEMING : Aux toilettes pour dames ?

BEN HECHT : Sur Washington Boulevard nous pourrions appeler un taxi.

VIC FLEMING : Et les gardes à l'entrée ? Est-ce qu'ils vont tirer ?

BEN HECHT : Tant pis ! On y va.

(Il est sur le point de franchir la porte quand il voit Fleming hésiter.)

Quoi ?

VIC FLEMING : Combien de temps vous faut-il ?

BEN HECHT : Pour tomber en dépression ?

VIC FLEMING : Pour finir.

BEN HECHT : Selznick ne peut pas avoir raison, et le reste du monde tort. Ce film va briser la carrière de tous ceux qui s'en approchent. Il va s'effondrer à la face du monde. Il sera bouffé par les corbeaux de la MGM à la fin du mois.

VIC FLEMING : Moi je me tiens en dehors de toute cette histoire. Et je vous conseille de faire de même. Vous savez de quoi ces gens sont capables.

BEN HECHT : Ces gens ?

VIC FLEMING : Les... vous savez...

BEN HECHT : Tous ces Juifs ?

VIC FLEMING : Ce n'est pas ce que je voulais dire.

BEN HECHT : Tous ces Juifs qui grouillent dans les studios ?

VIC FLEMING : Vous déformez mes propos.

BEN HECHT : Je vous ai très bien compris. Ce sont des endroits que vous ne devriez pas fréquenter.

VIC FLEMING : J'ai commencé comme chauffeur, ok l'ami ? Et chaque fois que je m'assoie dans une voiture des studios, j'ai envie de m'enfuir, je ne veux jamais redevenir larbin !

BEN HECHT : C'est le truc le plus pathétique que j'aie jamais entendu.
(Il montre le secrétariat, énervé.)

Moi, c'est d'ici que je vais m'enfuir en courant.

VIC FLEMING : Personne ne va vous blâmer. Un écrivain peut travailler n'importe où. Pas moi ! Je préfère être assis sur le sol, que de marcher dessus avec une entorse.

BEN HECHT : Adios.

VIC FLEMING : Je suis d'accord avec vous, cette histoire est une sombre merde. (Montrant Selznick.) Il a une héroïne qui n'aurait pas assez de classe pour faire une pute de faubourg. Ashley Wilkes est une vieille tapette. Le principal intérêt c'est Clark Gable, mais même Clark Gable ne suffit pas à nous en sortir...

A l'instant où la petite fille prendra son direct au menton, nous perdrons le peu d'audience qui nous restait. Mais, vous savez quoi... ?

(Montrant Selznick.) Vous lui avez dit que vous lui donniez cinq jours. Et s'il y a quelqu'un qui peut nous en tirer, c'est Ben Hecht.

BEN HECHT : Le journaliste "Brrr brrr brrr" ?

VIC FLEMING : J'ai vu ce que vous savez faire. Heure après heure. Jour après jour.

Vous avez une poigne de fer et le cul en acier. Ce film a besoin de ça. Il en a besoin.

(Il montre Selznick, toujours figé.)

Et lui, il en a plus besoin que jamais.

Battez-vous !

D'accord, même si je ne suis pas ... vous savez... et que vous et lui... vous sortez... du même... vous savez... du même...

BEN HECHT : Quartier Juif ?

VIC FLEMING : Je pense que vous pouvez me piétiner, mais pas lui.

BEN HECHT : Ne me tentez pas !

VIC FLEMING : Et vous avez besoin de lui. Parce que c'est la seule personne capable de faire le genre de film que vous avez envie de faire.

(Hecht prend une profonde respiration.)

BEN HECHT : Bon. Il a ses cinq jours, mais alors vous maintenant, expliquez-moi comment faire accepter la gifle.

VIC FLEMING : Je trouverai une manière.

BEN HECHT : J'attends.

(Il enfonce les touches de la machine à écrire.)

Prissy entre... Scarlett lui colle une baigne. Action !

(Il retire la feuille de papier et la tend à Fleming. Le mot "Action !" fait sortir Selznick de sa transe.)

SELZNICK : Qu'est-ce qui se passe ?

BEN HECHT : On vous a perdu un moment.

SELZNICK (à Hecht) : Vous l'a trouvée ? La châtaigne ? La façon de la leur faire avaler ? Dites-moi qu'on l'a trouvée ?

BEN HECHT : J'ai fait de mon mieux.

(Selznick regarde Fleming.)

SELZNICK : Alors ?

(Fleming prend la feuille et commence à arpenter la pièce.)

VIC FLEMING : Bon, d'accord. Cherchons l'inspiration.

(Il continue à arpenter, cherchant l'inspiration.)

Prissy... Scarlett...

(Il regarde la feuille, cherchant toujours.)

Scarlett... Prissy...

(Selznick bruite la scène imaginaire.)

SELZNICK (à Fleming, impatient) : Avez-vous entendu les gémissements des cent cinquante personnes qui attendent aux alentours ? Chaque minute ils perdent un peu plus l'espoir... ils vous attendent tous... les acteurs, les techniciens, les administratifs... Vous êtes le seul gars ici qui doit avoir l'air de savoir ce qu'il est en train de faire.

VIC FLEMING : Elle monte l'escalier.

SELZNICK : Vous êtes le mec qui a inventé la Dolly, le banc de montage, le travelling, et vous allez vous laisser démolir par ce petit détail ?

VIC FLEMING : D'accord.
(Il donne une gifle expérimentale à Hecht.)

BEN HECHT : Hé !

VIC FLEMING : Ou peut-être...
(Il essaie une autre gifle.)

SELZNICK : Vous ne pensez pas...
(Il essaie une gifle sur Fleming.)
Ou bien ? (Nouveau essai.)

VIC FLEMING : Je pensais à...
(Il gifle Selznick.)

BEN HECHT : Est-ce que ce ne serait pas plutôt... ?
(Il gifle Fleming.)

SELZNICK : C'est plus comme une...
(Il gifle aussi Fleming.)

VIC FLEMING : On pourrait...

*(Il gifle Selznick, qui gifle Hecht, qui lui rend sa gifle.
Selznick gifle Fleming, qui gifle Hecht. Hecht veut gifler Fleming, qui esquive.
Hecht gifle Selznick à la place. Selznick veut gifler Hecht en retour, mais Fleming
retient son coup...)*

Je l'ai...

SELZNICK : Si je n'ai pas la gifle, je n'ai pas de scène.

VIC FLEMING : Voulez-vous m'écouter ? Tout tient dans l'axe où je place la
caméra. Mettez ça là.

(Il déplace le ventilateur à côté de Hecht.)

VIC FLEMING : Mettez Prissy ici.

(Il met Hecht en place.)

J'envoie.

(Il gifle à nouveau Hecht, déjà groggy.)

La tête se tourne vers l'objectif. Wham ! Comme si elle se
détachait.

SELZNICK : Ca c'est ce qu'on ne veut pas...

VIC FLEMING : Donc je tourne plutôt dans cet axe.

(Il place le ventilo/caméra de l'autre côté de Hecht.)

Nous plaçons la caméra ici... et Pop...

(Il gifle à nouveau Hecht.)

On ne voit pas la gifle.

SELZNICK : Vous pensez qu'on pourra la faire passer comme ça ?

VIC FLEMING : Vous voulez la revoir dans l'autre sens ?

(Il gifle à nouveau Hecht. Ecœuré, celui-ci indique la machine à écrire.)

BEN HECHT : Je pense qu'on peut...
(Il retourne vers sa machine à écrire, comme vers une forteresse.)

SELZNICK : D'accord.
(Il claque des doigts vers Hecht.)
Allons-y. Vous me devez encore trois jours.

BEN HECHT : Deux.

SELZNICK : Mais qui va compter ? En avant...
(Comme Scarlett.) Où est-elle ? Où est cette méchante, stupide fille ?

VIC FLEMING : Je dois jouer Prissy ?

SELZNICK : Oui.

VIC FLEMING : Je suis là Miss Scarlett...

SELZNICK : Le docteur... où est le docteur ?

VIC FLEMING : Je n'en ai pas trouvé.

(Selznick lève son bras pour le gifler.)

VIC FLEMING : Attendez.
(Il place la caméra où elle doit être pour prendre le coup.)
C'est l'angle, toujours l'angle qui est essentiel...
Action...

(Selznick le frappe, et se tourne vers Hecht.)

SELZNICK : Vous écrivez, Ben ?

(Hecht résigné recommence à taper à la machine.)

BEN HECHT : Que le ciel nous viennent en aide, je suis...

SELZNICK : Vingt-deux chapitres bouclés... il en reste quarante et un.
La gifle reste dans le film.

(Il tape son poing sur le bureau.)

Scarlett O'Hara reste dans le film.

(Il tape à nouveau.)

Et avant qu'aucun de vous ne le demande, la Guerre Civile reste dans le film.

(Pendant que Fleming cherche un endroit pour s'allonger, Hecht se déchaîne à la machine à écrire.)

FIN DE L'ACTE I

ACTE II

(La frappe devient de plus en plus laborieuse, pendant que les lumières montent. Deux jours ont passé. La pièce est dans un état apocalyptique. Deux chaises renversées, des tableaux et gravures jonchent le sol, les portes des bibliothèques pendent, une des tentures a été arrachée dans un combat. Selznick, dans un état comateux, est effondré sur son bureau, en position fœtale. Hecht tape à la machine, une lettre à la fois, usant de ses dernières forces. Fleming est à quatre pattes, cherchant quelque chose sur le sol. Il a trouvé. C'est la dernière banane.

Il essaie de la peler mais n'a pas la force de le faire. Frustré, il place la banane sous un pied de chaise et pousse, mais ne parvient toujours pas à l'ouvrir.

L'interphone sonne. La voix de Miss Poppenghul est devenue un peu désagréable, comme si sa super amabilité avait également été quelque peu éprouvée.)

POPPENGHUL : Votre femme au téléphone, Monsieur Selznick.

SELZNICK : J'avais dit pas d'appel.

POPPENGHUL : Je crois que vous feriez mieux de la prendre, Monsieur Selznick.

(Selznick soulève le combiné comme s'il pesait plusieurs kilos, et écoute, hébété.)

SELZNICK : De toute évidence, Irène, je ne sais pas l'heure qu'il est... je ne sais pas non plus quel jour nous sommes...

(Écoutant.) Je n'espère pas que tu vas me croire, non, mais Joan Fontaine n'est pas ici.

(Écoutant.) Si tu prends la voiture pour venir vérifier, peux-tu m'apporter une chemise de rechange, s'il te plaît ? Et un caleçon propre ? Et des chaussettes sèches ?

(Il grogne et raccroche. L'interphone sonne à nouveau.)

POPPENGHUL : Voulez-vous parler à Madame Leigh ? Elle semble furieuse, elle aussi...

SELZNICK : D'accord.

(Il chipote pour trouver un autre téléphone, écoute...)

Oui... Je sais... Je comprends ça... mais j'ai une confiance totale en Victor Fleming...

(Il jette un coup d'œil vers Fleming qui observe pensivement la banane qu'il n'arrive pas à peler.)

(Écoutant.) Qu'est-ce qui s'est passé avec Garland ?

(Écoutant.) Jamais entendu parler de gifle...

(Écoutant.) Venez lundi, je crois que vous serez très heureuse de faire sa connaissance, et de découvrir le nouveau scénario.

(Hecht ronfle.)

SELZNICK : Ben Hecht en est presque à la dernière scène.

(Il pointe son crayon vers Hecht, qui pour quelques instants, s'est arrêté de taper à la machine et a posé sa tête sur celle-ci pour dormir. Hecht se réveille à l'instant où Selznick raccroche et presse le bouton de l'interphone.)

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick ?

SELZNICK : Mémo pour...

(Il s'arrête, secoue la tête, et cherche à qui envoyer le mémo.)

POPPENGHUL : Mémo pour, Monsieur Selznick... ?

SELZNICK : Mémo pour... mémo pour... bon, envoyez un mémo à tout le monde...
à propos de tout.

(Fleming affolé parcourt la pièce du regard.)

FLEMING : Le Chinois...

BEN HECHT : Le Chinois ?

VIC FLEMING : Le Chinois unijambiste qui dansait sur le piano ? Avec la tête rouge
dans la barrique ? Là, au-dessus, avec tous les poissons...

(Il regarde au-dessus de sa tête, comme s'il essayait de voir quelque chose.)

Là-haut !

SELZNICK : Ne craquez pas maintenant.

(Fleming s'écarte de lui, gagne la fenêtre, ouvre les stores et observe l'extérieur.)

VIC FLEMING : Les flics. Quelqu'un m'a vendu. Ils ont encerclé la maison. Vous
pensez que vous allez vous en tirer ?

SELZNICK : Ben... Où en sommes-nous ?

BEN HECHT : La petite Bonnie vient de mourir... je pense... je sais que quelqu'un
est tombé d'un poney...

SELZNICK (à Fleming) : Vous voyez on est tout près de s'en sortir !

(Fleming referme les stores.)

VIC FLEMING : Ne tirez pas !

(Hecht se lève et zigzague vers la salle de bains. Fleming lève les mains en l'air.)

SELZNICK : Eloignez-vous de la fenêtre.

(Fleming lâche les stores, les épaules courbées.)

VIC FLEMING : C'est ça que le jeune Lindberg a dû ressentir en traversant l'Atlantique, sans dormir, pauvre petit gars !

SELZNICK : Victor !

(Fleming sursaute et inspecte la pièce du regard.)

VIC FLEMING : Oh mon Dieu ! C'est vrai nous sommes ici !

SELZNICK : Mangez votre banane.

(Il lui pèle la banane. Hecht a ouvert la porte de la salle de bains. Il recule devant ce qu'il voit à l'intérieur. Selznick donne la banane à Fleming.)

VIC FLEMING : Je n'ai qu'un rein, vous saviez ça ?

SELZNICK : Ne me dites pas que vous n'aimez pas les défis ?

VIC FLEMING : Qui pourrait aimer celui-ci ?

SELZNICK (*encourageant*) : Et alors, cette séquence dans PILOTE D'ESSAI ? Quand vous avez filmé cent dix avions en vol ? avec dix-huit caméras ?

VIC FLEMING : C'était beaucoup plus facile que ce qu'on fait là.
(Il mâchouille sa banane, en trottant vers le canapé.)

Pourquoi nous faire ça à nous ? Qu'est-ce que vous essayez de prouver ? Si c'est juste parce que votre père est tombé en une nuit d'une villa de Bel Aire à une chambre de bonne...

SELZNICK : Je n'ai besoin des conseils de personne, et surtout pas de ceux d'un type qui a descendu tous les chats du Beverly Hills Hôtel.

VIC FLEMING : Ils avaient envahi la place. On aurait mieux fait de me remercier plutôt que d'appeler les flics.
 Vous savez que même si Hecht ne meurt pas avant de le finir, vous n'avez pas la moindre chance avec ce film.

(Frisonnant, Hecht titube vers la machine à écrire, en gémissant doucement.)

SELZNICK : Je vous rappellerai ce que vous venez de dire quand vous irez chercher votre Oscar.

VIC FLEMING : Alors c'est pour ça ?

(Selznick berce un Oscar imaginaire.)

SELZNICK : Ce serait très agréable, non ? D'avoir ce petit bonhomme doré sur votre bureau ?

VIC FLEMING : Je me suis toujours dit que s'ils l'avaient fait ressembler à un pénis plaqué or, ce n'était sûrement pas par accident.

(Hecht s'assoit à la machine à écrire, grognant.)

SELZNICK : Tenez le coup, Ben

(Hecht commence à taper à la machine une lettre à la fois.)

VIC FLEMING : Vous voulez gagner pour bluffer tous ces gars qui ont fait tomber votre père.

SELZNICK : Je veux finir ce film, parce que les films ici, c'est fini.

VIC FLEMING (*incrédule*) : Hollywood ne s'est jamais mieux portée. On y tourne plus de trois cents films par an.

SELZNICK : Dites-moi, pour l'amour de Dieu, comment ces films pourraient être autre chose que trois cents variations fadasses sur la même histoire, dans laquelle s'agitent les mêmes personnages insipides ?

(Il ouvre un grand tiroir qui contient des affiches de films. Il les sort, et les exhibe, avant de les laisser tomber au sol à ses pieds.)

Un garçon rencontre une fille, perd la fille, reprend la fille...
 Une fille gentille, une fille méchante, une jolie fille, la pute au cœur d'or, la moche, la fille d'à côté, le flirt. Le bon garçon, le mauvais garçon, le garçon obéissant, le premier plan, le second plan, l'ingénu...

(La dernière affiche tombe au sol.)

Il n'y a pas assez d'histoires, de talent ou d'imagination dans le monde, pour continuer à nous fournir.

Nous avons eu trente années formidables. Passionnantes.

(Rêvant.)

Qui aurait pu imaginer, quand tout a commencé, que quelques unes des plus grosses fortunes de la planète allaient être bâties en faisant s'asseoir des gens dans une pièce pleine d'autres inconnus, dont un bon nombre probablement tuberculeux, en éteignant les lumières, et en projetant des images sur une toile ?

(Il montre sur le mur, une grande photo d'une foule de spectateurs faisant la queue à l'entrée du Théâtre Chinois de Grauman, un soir de Première.)

Qui aurait pu prévoir que les visages sur la toile seraient ceux de gens qui deviendraient plus célèbres que des rois et plus méchants que des banquiers, et qu'Hollywood, ce petit patelin au milieu de nulle part, allait devenir le nombril du monde ? Comment cela pourrait-il durer ? Nous n'avons pas seulement tué la poule aux œufs d'or... Nous avons fait cuire ses œufs, et nous en avons fait des omelettes.

(Ses épaules s'affaissent.)

Dans quelques années, cet endroit va ressembler à l'Égypte. Plein de pyramides en ruine. Et quand tout sera consumé, qu'aura été le cinéma ? Une avalanche d'ordures qui auront contribué à enlaidir le monde, et consumé le talent de trop de braves gens. Trente années pour faire peut-être un seul bon film.

VIC FLEMING : PILOTE D'ESSAI ?

(Selznick entend Hecht soupirer.)

SELZNICK : Allez Ben, du nerf... Je sais que nous ne sommes pas dans les conditions idéales pour travailler...

(Hecht réagit, quasiment au bout de ses forces.)

BEN HECHT : Croyez-moi, la solitude de la création littéraire ne fait que rarement partie de l'art d'écrire des films... avec les téléphones qui sonnent plus fort qu'une cloche d'incendie, le producteur qui entre et ressort à la charge de votre bureau, le metteur en scène qui s'arrache les cheveux en attendant vos dialogues. Encore des cacahuètes, Miss Poppenghul ?

SELZNICK : Demandez-vous pourquoi nous faisons ça. Pourquoi un gars comme Fleming risque de perdre un œil pour un film ?

VIC FLEMING (*couvrant son œil de la main*) : Ne dites pas ça...

BEN HECHT : Peut-être pour l'argent ?

SELZNICK : Les gens qui fabriquent des chauffe-eau industriels ne se lèvent pas tous les matins dans le même état d'esprit que nous. Les fabricants de savon non plus. Les agents immobiliers véreux non plus. Tout le monde veut travailler dans le cinéma. Pas uniquement pour l'argent, mais aussi pour autre chose.

BEN HECHT : Le studio ? Ce parc à bestiaux pour l'âme humaine ?

SELZNICK : Il n'y a que dans les films que les morts peuvent marcher. Vous connaissez un autre moyen pour vivre éternellement ?

(Hecht ne l'approuve pas.)

BEN HECHT : Et en trente ans, personne, ici, n'a jamais fait un film sur des gens réels, qui vivent dans la vraie vie.

SELZNICK : C'est ce que j'essaie de faire, maintenant.

BEN HECHT : Vous faites un mélodrame. Vous avez toujours préféré les classiques en costumes. Des livres morts, d'auteurs morts. Pensez à tous ces films que vous n'avez pas faits, les problèmes que vous n'avez pas abordés, comme ici celui de la question raciale.

SELZNICK : Voulez-vous recommencer à travailler ?

BEN HECHT : Une poignée de Juifs ont donné le cinéma au monde, mais ils ont encore peur d'être chassés un jour... tous les Goldwyns et tous les Mayers, les Zukor's et les Cohns... vous risquez d'être renvoyé en Russie ou en Pologne, ou en Hongrie, retour aux sources, où vous vendrez des fourrures, des gants et des pinces de pantalons, comme autrefois...

(Fleming grogne à l'idée d'une autre querelle.)

VIC FLEMING : S'il vous plaît, les gars. Je voudrais tout simplement finir cette chiennerie de scénario. Je commence à avoir l'intuition de ce que ça doit être. Mon grand-père a servi pendant la Guerre Civile

(Hecht se tourne vers lui.)

BEN HECHT : Est-ce que ça vous fait plus Américain que nous ?

VIC FLEMING : Je n'ai pas dit ça.

SELZNICK : Vous feriez mieux de ne pas l'avoir dit.

(Hecht ne le lâche pas.)

BEN HECHT : Alors qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que ça vous fait d'être enfermé dans une pièce avec deux Juifs fous, Victor ? Vraiment ?

VIC FLEMING : Ce ne serait pas la première fois.

BEN HECHT : Non sûrement pas à Hollywood... pas vrai, Victor ?

VIC FLEMING : Qu'est-ce que vous essayez de me faire dire ?

BEN HECHT : Je cherche à acheter à Beverly Hills pour l'instant. Vous savez pourquoi ça s'appelle Beverly Hills ? Vous savez qui était Beverly ? La femme du promoteur de ce quartier. Il l'a construit parce que les Juifs n'étaient pas autorisés à vivre à Hancock Park, quelle que soit leur richesse, ou leur carrière au cinéma.

VIC FLEMING : Ouais, Ben le film qu'on essaie de faire pour l'instant s'appelle AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

(Hecht se tourne vers Selznick.)

BEN HECHT : Vous êtes peut-être le Prince d'Hollywood, David, mais pouvez-vous vous inscrire à n'importe quel club de golf à Los Angeles ? Vivre dans n'importe quel endroit ?

SELZNICK : Pourquoi ne laissez-vous pas vos discussions politiques sous votre bonnet et vos opinions personnelles hors de mon studio ?

BEN HECHT : Est-ce que c'est vraiment là qu'elles devraient être ? Que les vôtres devraient être ? Vous vous souvenez de la Grotte de Platon ?

VIC FLEMING : Ce n'est pas un bar à Topanga ?

BEN HECHT : Platon dit que nous regardons un mur sur lequel des ombres s'agitent, projetées par un feu qui brûle derrière nous, et que nous cherchons à comprendre ce qu'elles signifient ? Qu'est-ce que c'est d'autre que du cinéma ? Vous dites que vous faites ce film à votre manière, alors ne devriez-vous pas le faire avec un peu plus d'ambitions ? Pour en faire quelque chose dont vous pourriez être fier ?

SELZNICK : Vous vous êtes pas mal arrangé de tout ça jusqu'à présent, ici ? Vous n'avez jamais quitté un projet avant le jour de la paie ?

(Hecht est un instant décontenancé.)

BEN HECHT : Je prends l'argent et je me casse, et je reviens souvent, pour en prendre encore plus, oui, merci de l'avoir signalé.

SELZNICK : Au moins Fleming lui est honnête, il dit qu'il n'a aucun scrupule.

VIC FLEMING : C'est vrai.

SELZNICK : Vous n'acceptez aucune responsabilité ? Vous voulez vous en décharger sur moi ? Personne ne vous met un revolver sur la tempe. Vous pouvez sortir d'ici à l'instant.

BEN HECHT : Je vous ai donné cinq jours.

SELZNICK : Alors donnez-moi la dernière scène.

BEN HECHT : Pourquoi a-t-on juste installé l'industrie Américaine du cinéma au milieu du désert. Avec ce soleil qui vous rissole la cervelle. Où on dirait qu'il est toujours deux heures et demie, un mardi après-midi. Où quand vous écoutez avec attention, vous pouvez entendre le cliquetis de vos cellules cérébrales qui heurtent le sol. Peut-être que seuls les Juifs étaient assez fous, ou fauchés, pour essayer de construire quelque chose ici. Ou peut-être qu'il y a quelque chose ici qui nous rappelle nos origines. Le Désert du Negev devient le désert du Mohave ? Ils ne sont pas très différents. C'est juste un peu difficile d'accepter que le gars qui tient le fouet, soit toujours un autre Juif.

SELZNICK : Retour à Hitler ? Ou Mussolini ?

BEN HECHT : Quoi que vous fassiez, vous serez toujours un de ces gens-là, et jamais un Américain. Fleming a eu la gentillesse de vous le rappeler.

VIC FLEMING : Viens un peu ici, toi !

(Hecht lui offre son menton.)

BEN HECHT : Vous voulez m'en mettre une comme à Judy Garland ?

(Outré Selznick brandit le livre et le replace entre eux.)

SELZNICK : Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

Ca ne vous a pas effleuré que nous travaillons sur le GUERRE ET PAIX Américain ?

BEN HECHT : A quoi bon, si vous n'en faites rien de valable !

SELZNICK : Je ne sais pas où est le Hollywood qui pourrait produire votre genre de film. Moi, je ne connais que celui-ci, et je suis très fier de ce que j'y ai fait.

BEN HECHT : Et vous allez faire leur GUERRE ET PAIX en espérant qu'ils ne s'apercevront pas, qu'ils ne seront pas gênés, par le fait que vous n'êtes en fait qu'un Juif en costume de tweed.

VIC FLEMING : Vous ne pourriez pas le lâcher avec ça ?

SELZNICK : Oui, juste le temps de finir le scénario ?

BEN HECHT : Je vais vous faire voir ce qu'ils pensent réellement de nous. Je vous propose un pari. Si vous avez raison, je ne dirai plus un mot. Si j'ai raison, vous me ferez un chèque en faveur du "Secours Juif". Un très gros chèque, d'accord. Vingt secondes...

(Il presse le bouton de l'interphone.)

BEN HECHT : Est-ce que Nunnally Johnson est au studio ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Hecht.

BEN HECHT : Passez-le moi, s'il vous plaît.

POPPENGHUL : Tout de suite, Monsieur Hecht.

(Une sonnerie résonne dans l'interphone.)

VOIX DE NUNNALLY JOHNSON : Ici Nunnally Johnson.

BEN HECHT : C'est Ben. J'ai une question pour vous. David Selznick est-il Juif ou Américain ?

VOIX DE NUNNALLY JOHNSON : C'est un Juif.

BEN HECHT : Je vous rappelle.

(Il coupe l'interphone.)

SELZNICK : Nunnally Johnson ? Un autre scénariste aigri ? Ca ne prouve rien.

(Hecht presse à nouveau le bouton de l'interphone.)

BEN HECHT : Passez-moi Martin Quigley.

SELZNICK : Qu'est-ce que ça prouve ?

(Une sonnerie provient de l'interphone.)

VOIX DE QUIGLEY : Quigley.

BEN HECHT : C'est Hecht. J'en viens au fait. David O. Selznick... Juif ou Américain ?

VOIX DE QUIGLEY : Comment pourrait-il être Américain ? Même le O est faux. Il n'a pas de second prénom.

BEN HECHT : Merci.
(Il coupe l'interphone.)

SELZNICK : Quelle foi accorder à l'éditeur d'une feuille de chou de troisième ordre.

BEN HECHT : Dites-moi à qui téléphoner.

SELZNICK : Nous n'avons pas de temps pour ça.

BEN HECHT : Vous avez peur de savoir ?

SELZNICK : Votre agent.

BEN HECHT : D'accord.
(Il presse le bouton de l'interphone.)
Passez-moi Leland Hayward.

SELZNICK : Après nous finissons le scénario.

(Une autre sonnerie.)

VOIX DE LELAND HAYWARD : Hayward. A qui ai-je l'honneur ?

BEN HECHT : C'est Ben Hecht. Ôte-moi d'un doute. David O. Selznick est sur le Titanic. On va descendre deux canots de sauvetage à la mer, l'un est rempli de Juifs, l'autre d'Américains. Dans lequel veux-tu le mettre ?

VOIX DE L. HAYWARD : Il descend avec les Juifs.

BEN HECHT : C'est tout ce que je voulais savoir.

(Il regarde vers Selznick qui digère ces trahisons.)

BEN HECHT : Vous aurez beau faire leur GUERRE ET PAIX, pour eux vous resterez toujours un Selznick.

SELZNICK : Vous avez réussi votre démonstration. Dommage que ce soit devant...

(Il montre Fleming et soupire.)

Oh là là !

(Il regarde les téléphones.)

Je crois que vous avez gagné votre pari.

BEN HECHT : Ce n'était pas pour...

SELZNICK : Vous avez gagné, Ben. Et j'ai perdu. Je n'imaginai pas... je...

(Ses mots l'étranglent tant il est blessé.)

Je croyais... je...

(Il se maîtrise et regarde Fleming.)

Si c'est ça qu'ils...

VIC FLEMING : Il y aura toujours des...

(Il se reprend, gêné. Hecht semble navré du traumatisme qu'il a causé à Selznick.)

BEN HECHT : C'est mieux pour nous de savoir, non ? De ne pas nous mentir à nous-même.

SELZNICK : Bien sûr. Les gens avec qui nous avons travaillé. Que nous respections. En qui nous croyions, que nous aimions, avaient-ils les mêmes sentiments ?

(Il regarde les téléphones.)

SELZNICK : Vous voulez que je vous remercie, Ben ? C'est ça ?

BEN HECHT : Non.

SELZNICK (à Fleming) : Deux cinglés de Juifs, pas vrai ?

(Fleming hausse les épaules, désespéré, s'assied sur le canapé, la tête dodelinante de fatigue.)

SELZNICK (à Hecht) : Sans doute j'ai pu me mentir à moi-même sur ceux que je croyais mes amis. Sur le style de producteur que je suis, sur ma capacité à faire ce film... mais je suis encore capable de vous renvoyer à votre machine à écrire.

BEN HECHT : J'écris.

(Il retourne à sa machine à écrire, mais Selznick l'arrête.)

SELZNICK : Vous êtes un type intelligent. Moi... je n'ai même pas fini mes études. J'ai grandi dans les studios. Tout ce que j'ai connu, c'est les plateaux de tournage et les restaurants du studio. J'ai même épousé la fille du patron. Voilà les limites de mon horizon.

BEN HECHT : Vous êtes l'un des hommes les plus raffinés que j'aie jamais rencontré.

SELZNICK : J'aime penser que j'ai quelques idées aussi. Mais je ne suis pas un écrivain. Je n'arrive pas à les mettre sur le papier, et à en faire un feu d'artifice. Je ne suis qu'un producteur qui a beaucoup moins d'amis qu'il le pensait.

BEN HECHT : C'était un pari stupide.

SELZNICK : Je vais devoir digérer ce que je viens d'apprendre. Mais avant, je dois faire ce film.

BEN HECHT : Et moi l'écrire.
(Il s'apprête à nouveau à s'asseoir.)

SELZNICK : Le fait est que le cinéma n'est pas fait pour les hommes d'idées. Rien ne se fait nulle part sans les hommes d'action.

(A ces mots, Fleming qui s'était momentanément endormi, se réveille en sursaut.)

VIC FLEMING (par réflexe) : "Action... !"

BEN HECHT : Je voudrais, je rêve parfois, que vous vous serviez de votre pouvoir, pour amener l'Amérique à regarder ses laideurs en face.

SELZNICK : Mon pouvoir ? Je n'ai même pas le pouvoir de forcer la moindre personne à faire la moindre des choses. Je ne peux même pas faire en sorte que Leland Hayward ou Nunnally Johnson m'estime. Bien sûr, j'ai le pouvoir de vous enfermer, vous et Fleming, dans la même pièce, de vous empêcher de vous entre-tuer, et même de vous amener à donner au travail le meilleur de vous-même. Mais vous savez qui a le pouvoir en fin de compte ? Le vrai pouvoir ?

VIC FLEMING : Mayer.

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Le Service Juridique ?

SELZNICK : Non.

VIC FLEMING : Les banques ?

SELZNICK : Non.

(Il désigne la photo de la queue devant le Théâtre Chinois de Grauman, qui pend au mur. Il pointe un doigt vers un visage anonyme dans la queue.)

Ce gars-là.

(Il en pointe un autre.)

Et cette fille-ci.

(Il pointe.)

Je dois rendre ce type heureux.

(Il pointe.)

Et celui-ci.

(Il pointe.)

Et ce fils de pute, ici.

(Il pointe.)

Et ce pourri.

(Il pointe.)

Et ce gras-là.

(Il pointe.)

Le gros ici.

(Il pointe.)

Et le chauve.

(Il pointe.)

Cette gueule en coin.

(Il pointe.)

La femme au gros seins.

(Il pointe.)

Et celui-là avec sa verrue sur le nez.

(Il pointe vers d'autres.)

Cet Irlandais, ce Polonais, cet Italien, Mike, Hans, Mr et Mme Wong, l'Allemand, le Hollandais.

(Il pointe encore.)

Le fermier, la boutiquière, l'employé, la femme au foyer, la masseuse, l'ouvrier, le cuisinier...

(Il pointe encore.)

Tous ces Joe machin et toutes ces Jane chose, le gars avec son sandwich, l'abruti dans l'ascenseur, tous ces gens du peuple, qui n'ont rien en commun, sauf qu'ils vont au cinéma trois ou quatre fois par semaine. Et qu'à chaque fois qu'ils y vont, ils achètent un ticket, et chaque ticket est un vote, pour ou contre mon film. C'est le peuple qui distribue les ulcères, mon vieux. Lui seul fait tourner cette ville, tourner le monde pour finir... Qui a la vraie puissance. Mayer ? Moi ? Hedda Hopper ? Clark Gable ? Nous ne valons pas un clou, si le peuple nous laisse tomber. Les Princes d'Hollywood ? La famille royale Américaine ? Nous sommes tous à genoux pour sucer le vit collectif du Grand Mallavé.

BEN HECHT : C'est ça la démocratie.

SELZNICK : Oui, mon frère. Parce que, pour rester dans le business, vous devez leur donner ce qu'ils veulent, pas ce dont ils ont besoin.

BEN HECHT : Vous ne pouvez pas reprocher au cinéma d'avoir une mauvaise influence sur le public... bien que la plupart des films soient nuls.

SELZNICK : Bon, pas cette fois-ci. Je fais ce film à ma manière. Pas de compromis. Pas même à propos des glaçons. S'ils aiment ça, je serai de nouveau au sommet. S'ils ne l'aiment pas...

(Fleming essaie de l'encourager.)

VIC FLEMING : De toute manière, c'est aussi imprévisible qu'un pet foireux. Parfois on se casse les couilles à faire un truc épatant, qui fait trois cents dollars de recette, avec lequel on peut se torcher.

Et parfois, on bâcle une merde comme celle-ci. Et tout le monde fait fortune.

SELZNICK (à Fleming) : Oui, mon grand-père poussait probablement une charrette à bras quelque part en Russie, pendant que le vôtre se battait ici pendant la Guerre Civile. Peut-être que ça fait de moi un moins bon Américain que vous, mais je sais que quand les gens verront Scarlett se battre pour reconstruire Tara, ils verront quelqu'un qui leur ressemble.

C'est ça mon vrai pari. Est-ce qu'un petit Juif en costume de tweed qui a vécu toute sa vie dans un studio de cinéma ressent ce que l'Amérique veut voir quand elle se regarde dans un miroir ?

(Il jette un rapide coup d'œil vers les téléphones.)

Même si j'ai été assez fou pour croire que les gens me voyaient...

(Il se ressaisit, redresse les épaules, se prépare pour le dernier effort sur le script, et pousse Hecht vers sa chaise.)

Vous savez où nous en sommes ?

BEN HECHT : La petite Bonnie tombe de cheval, se casse la jambe, et meurt.

(Fleming a retrouvé son inspiration de metteur en scène.)

VIC FLEMING : Il la piétine peut-être ? Il l'abîme sâlement.

BEN HECHT : Rhett est fou de remords.

VIC FLEMING : Difficile avec Clark Gable, mais je peux le faire travailler.

BEN HECHT : Scarlett entend dire que Mélanie se meurt.

VIC FLEMING : Une fois, Gable avait une scène d'amour. Il n'y arrivait pas. Je lui ai dit, quand tu regardes la fille, pense à un gros steak saignant. Il a été sensationnel.

SELZNICK : Avant de mourir, Mélanie demande à Scarlett d'être gentille avec Rhett, parce qu'il l'aime vraiment. Il est le futur, il regarde vers l'avenir, il construit, il invente, il sait prendre sur lui-même, et se moque de l'opinion que les gens ont de lui.

Mais Scarlett est maintenant libre d'épouser Ashley, l'homme qui regarde vers le passé, prisonnier de lui-même, et se raccrochant aux vieilles habitudes, incapable de s'adapter au monde nouveau. Elle finit par comprendre qu'il ne l'a jamais aimée.

(Il se transforme à nouveau en Scarlett, faisant courir ses mains sur son corps.)

"C'est ça que vous vouliez, ça... !"

(Il devient Ashley.)

"Je crois bien que c'était ça, Scarlett."

(Il redevient Scarlett.)

"Quelle pauvre petite idiote j'ai été. C'est Rhett que j'aime vraiment. Rhett... Rhett..."

Elle revient vers Rhett... elle court... elle court... elle court.

(Il court comme Scarlett, autour du bureau.)

"J'ai été stupide et aveugle durant toutes ces années, oh oui, stupide ! J'ai toujours aimé Rhett... Rhett... Rhett..."

(Hecht tape à la machine, sérieusement.)

BEN HECHT : Rhett... Rhett... Rhett...

SELZNICK : On les a collé à leurs fauteuils. Pendant trois heures ils ont vécu avec Scarlett et Rhett, et Ashley, et Mélanie. Ils ont souffert et ils se sont battus à leurs côtés. Un million d'yeux sont fixés sur l'écran. Un million de cœurs battent au rythme de nos personnages.

Quand Scarlett déboule chez Rhett Butler, il la toise d'un regard glacial, comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant.

(En Scarlett effrayée.)

"Ne me regardez pas comme ça..."

(Il met sa main sur son cœur, recule, tandis que Fleming ricane.)

VIC FLEMING : "Mélanie valait cent mille fois mieux que vous."

SELZNICK : "Je le sais maintenant."

VIC FLEMING : "Je suppose que vous allez vous mettre en ménage avec ce vieux croûton d'Ashley ?"

SELZNICK : "Non, non, c'est vous que j'aime Rhett... Rhett..."

(A Hecht.)

Vous notez ça, Ben ?

BEN HECHT : Je n'en perds pas une goutte.

(Selznick tends ses bras pour une étreinte, mais Fleming/Rhett s'écarte.)

VIC FLEMING : Et pourtant je vous aimais, mon petit.

SELZNICK : Aimais ?

VIC FLEMING : Mais vous avez saccagé mon amour. Vous étiez incapable de vous sortir du crâne ce mollasson d'Ashley. Aujourd'hui, c'est trop tard.

SELZNICK : Trop tard ?

(Fleming va vers la porte.)

VIC FLEMING : C'est un adieu, chérie, pour toujours.

SELZNICK : Non.

(Il se jette à terre, et saisit la cheville de Fleming.)

FLEMING : "Vous avez le regard charmeur, mais vous êtes une mégère au lit.
C'est à votre tour d'en baver."

(Il ouvre la porte.)

SELZNICK : "Rhett..."

VIC FLEMING : "Oublie ça, Minou."

(Il secoue sa cheville et se libère.)

"C'est le grand départ."

SELZNICK : "Et moi alors ?"

VIC FLEMING : "Ma chère, je n'en ai rien à foutre."

SELZNICK : A cirer, il n'en a rien à cirer.

BEN HECHT : Vous ne pouvez pas garder cette réplique.

(Selznick grimace.)

SELZNICK : Ben a raison.

BEN HECHT : Vous ne ferez jamais avaler ça au Service Juridique.

SELZNICK : Ce n'est pas le problème.

(A Fleming.)

Répétez-le.

VIC FLEMING : "Ma chère, j'en ai rien à cirer."

SELZNICK : Encore.

VIC FLEMING : "Ma chère, j'en ai rien à cirer."

SELZNICK : Il y a quelque chose qui ne va pas.

(Il grimace, et teste les mots en les disant.)

Je n'en ai rien à... Je n'en ai rien à...

(Frustré.)

Il faut une accroche...

VIC FLEMING : Qu'est-ce que c'est ?

SELZNICK : Quand ils m'ont proposé le titre pour le film de gorille que j'ai produit, je leur ai dit, vous ne pouvez pas appeler ça "Kong", ce sera KING KONG. C'est ça, une accroche.

VIC FLEMING : Laissez-le finir ce foutu scénario.

(Hecht frappe avec impatience.)

BEN HECHT : Bonnie s'envole, Mélanie s'envole, Ashley s'écrase, Scarlett se fait jeter par Rhett, et alors... ?

SELZNICK : Il sort.

BEN HECHT : Et ?

VIC FLEMING : C'est la fin du livre.

BEN HECHT : Qu'est-ce qui se passe après ?

SELZNICK : C'est tout.

BEN HECHT : Attendez attendez attendez...

(Il se frotte les yeux, prend le livre, cherche la dernière page.)

BEN HECHT : C'est ça la fin ?

VIC FLEMING : Oui.

BEN HECHT : C'est comme ça que ça se termine ?

SELZNICK : Fini.

(Hecht ébahi tourne et retourne la dernière page du livre.)

BEN HECHT : Qu'est-ce que j'ai raté ? On a dû sauter des scènes ? Ils ne se remettent pas ensemble ?

SELZNICK : Oui.

BEN HECHT : Comment oui ?

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Oui ou non ?

SELZNICK : Oui et non.

BEN HECHT : Et non ?

SELZNICK : Non.

BEN HECHT : Non ?

SELZNICK : Oui.

BEN HECHT : Ils le font ou pas ?

VIC FLEMING : Quelle importance ?

BEN HECHT : Ca fait cinq jours que j'ai envie de savoir.

SELZNICK : C'est comme ça que Margaret Mitchell termine le livre.

BEN HECHT : Attendez...

(Il prend la couverture qui pend, presque détachée.)

C'est le Tome I, pas vrai ? Il y aura une suite.

VIC FLEMING *(frissonnant)* : Je ne veux même pas en entendre parler.

BEN HECHT : Après tout ça Rhett s'en va ? Sans que rien ne soit décidé ? On ne sait pas si elle va le récupérer, si lui va changer d'avis ou s'il se fait renverser par un camion de pompiers en descendant du trottoir ? Vous ne pouvez pas finir un film comme ça.

SELZNICK : C'est comme ça que finit le livre. Et un million et demi de lecteurs ont acheté le livre.

BEN HECHT : Donc un million et demi de personnes ont jeté ce livre au chien, après avoir lu la dernière page ?

SELZNICK : On ne peut pas changer la fin, ce ne serait plus AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

BEN HECHT : C'est l'homme qui a laissé WC Fields placer un numéro de jonglage dans DAVID COPPERFIELD qui ose me dire ça ?

SELZNICK : Quand vous achetez un livre, vous achetez les qualités et les défauts de son auteur.

BEN HECHT : Donc, vous savez que cette fin est une erreur ?

SELZNICK : Je crois aussi qu'il ne faut rien y changer.

(Hecht se tourne vers Fleming.)

BEN HECHT : Vous pensez qu'on peut terminer un film comme ça ?

VIC FLEMING : Je n'en ai rien à fiche. Je veux juste sortir d'ici et remonter sur un plateau de ciné.

(Brisé.)

Je veux sentir le vent sur mon visage, écouter les cris des enfants qui jouent, avoir un petit chien qui me lèche les doigts. Finissez ça comme il vous plaira, mais finissez-le.

SELZNICK : Je ne peux pas changer la fin de Margaret Mitchell.

BEN HECHT : Mais vous savez qu'elle ne fonctionne pas ?

SELZNICK *(évasif)* : Je savais que vous me diriez ça.

BEN HECHT : Donc, changez-la.

SELZNICK : Je ne peux pas faire ça.

BEN HECHT : Quand elle vous a vendu ses droits, un des droits qu'elle a perdu, était celui de s'indigner à chaque changement de texte que vous feriez.

(Il se tourne vers Fleming.)

BEN HECHT : Vous pensez vraiment que vous pourrez vendre ça aux acteurs ?
Le faire avaler au public ?

VIC FLEMING *(vacillant)* : Je tournerai toutes les fins que vous voudrez David, mais celle-ci est un peu...

- BEN HECHT : Ce n'est pas une fin. C'est comme si l'auteur s'était dit : "Au diable tout ça ! Que les gens imaginent ce qu'ils voudront, je vais me faire couler un bain."
- SELZNICK : C'est son problème, non ?
- BEN HECHT : Un film se termine toujours par le mot FIN, pas par les mots "Ce Film est Nul" !
- VIC FLEMING : Vous ne voulez pas qu'on filme une fin alternative ?
- BEN HECHT : Ou terminer par ces mots : "C'est la meilleure fin qu'on ait trouvée pour le moment, mais si on en trouve une meilleure, on vous le fera savoir".
- VIC FLEMING : Une petite sécurité ? En cas de flop de la fin officielle ?
(Il montre la machine à écrire.)
Vous croyez que je peux ?
- BEN HECHT : Allez-y vite.
- (Fleming s'assoit et commence à frapper.)
- VIC FLEMING : On garde le même dialogue, mais on fait un plan de coupe sur Scarlett qui lève les yeux...
- BEN HECHT : Un de ces regards-là ?
(Il mime Scarlett.)
- VIC FLEMING : Alors on entend le galop du cheval qui revient, et Rhett qui la regarde, elle court vers lui, il la soulève, la fait monter avec lui sur son cheval et la tient dans ses bras.

BEN HECHT : Et ils s'éloignent, les cheveux de Scarlett flottant dans le vent...

VIC FLEMING : Très bien les cheveux !

BEN HECHT : Il lui dit...

VIC FLEMING : Pauvre petite idiote...

BEN HECHT : Et elle soupire...

VIC FLEMING : Oh, Rhett...

BEN HECHT : Et ils sautent par-dessus la barrière.

VIC FLEMING : Et ils partent au galop vers le soleil couchant...

BEN HECHT : Voilà comment finit un film.

(Fleming, bouffi de sa vanité d'auteur, retire la feuille de papier de la machine et le tend à Selznick qui est tenté...)

SELZNICK : C'est... c'est comme ça qu'on termine un film...

VIC FLEMING : Je peux vous tourner ça divinement.

BEN HECHT : Il faut que le garçon finisse par avoir la fille, non ?

SELZNICK *(incertain)* : Evidemment.

(Il regarde à nouveau la feuille de papier.)

Mais ce n'est pas comme ça que ça s'est vraiment passé.

BEN HECHT : David, c'est un roman.

SELZNICK : Mais c'est comme ça que Mitchell l'a vu. Peut-être que tout le monde a en soi un Tara qu'il a perdu, et dont il essaie de retrouver le chemin.
Peut-être que toutes les femmes ont une Scarlett O'Hara en elles, et tous les hommes un Rhett Butler qu'ils ne sont pas parvenus à libérer.

(Plein de regrets, il froisse le morceau de papier et le laisse tomber au sol, avec les autres détrit.)

Ben...

(Il claque des doigts et Fleming quitte la machine à écrire. Selznick donne à Hecht le livre ouvert à la dernière page.)

Terminez ça.

(Hecht pousse un soupir, et vaincu, s'assied et lit.)

BEN HECHT : Demain est un autre...

(Horrifié, n'en croyant pas ses yeux.)

Non non non non non non non. C'est la dernière ligne ? C'est un lieu commun : "Demain est un autre jour !" ?

VIC FLEMING : Ben, s'il vous plaît !

BEN HECHT : Elle nous a fait poireauter tout ce temps pour finir par nous annoncer ça.

SELZNICK : Achevez-la.

(Hecht se tord d'angoisse, comme si toutes les fibres de son âme se refusaient à écrire ces mots.)

Ah... ah... ah...

(Fleming se place derrière Hecht, lui masse les épaules, les triturant comme un soigneur de boxe.)

VIC FLEMING : Vous pouvez le faire, Ben. J'en suis certain, vous pouvez.

(Il prend un verre d'eau, fait boire Hecht, lui frappe le dos pour qu'il crache dans un vase.)

Accrochez-vous.

(Il lui masse les doigts.)

Plus qu'une ligne...

BEN HECHT : Je ne peux pas.

(Ses mains tremblent, il est vraiment incapable d'écrire une autre ligne et surtout pas cette ligne-là.)

Non, pas cette phrase, non... ne me torturez pas.

(Il court vers la porte.)

VIC FLEMING : On le perd.

SELZNICK : Reviens, Ben, reviens.

VIC FLEMING : C'est inutile.

(Hecht a atteint la porte. Il est sur le point de l'ouvrir, quand Selznick se met à chanter.)

SELZNICK : Da da da da...

(Surpris, Hecht l'écoute un moment.)

SELZNICK : Je fais ce que je fais pour trouver du sens à ce monde... et s'il n'en a pas, je suis trop occupé pour le savoir. Je fais des films.

(Il voit Hecht qui est sur le point de s'enfuir.)

Da da da...

Vic a trouvé sa façon pour mettre un peu d'ordre dans sa vie, en organisant chaque jour le cahot d'un plateau de tournage.

On peut aussi structurer ce monde sans forme avec le pouvoir des mots. Bien sûr, ce ne sont pas les vôtres, et seul le diable sait ce qu'ils signifient,

(Il désigne le bureau.)

mais vous n'avez pas le choix... c'est votre travail.

(Hecht grogne et va taper brutalement les quelques derniers mots du scénario. L'interphone sonne.)

POPPENGHUL : Votre femme à nouveau en ligne, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Dites-lui que je serai à la maison dans une heure.
Rejoignez-moi pour nettoyer le bureau, voulez-vous ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

SELZNICK : N'ai-je pas d'autre rendez-vous aujourd'hui ?

POPPENGHUL : Trente deux, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Peut-être feriez-vous mieux de m'apporter d'abord un petit déjeuner.

(A Hecht.) Comment ça va, Ben ?

(Il claque des doigts, impatientement.)

Vous pensez que c'est le seul film que j'aie en préparation ?

BEN HECHT *(tapant)* : Demain est... Dois-je vraiment vous le dire... un autre...
Mais Selznick semble penser qu'il est nécessaire de le dire...
un autre jour.

(Il s'affale dans son siège, épuisé, malade d'avoir dû écrire ces dernières lignes. Miss Poppenghul entre. Elle s'avance, étrangement raide, et se commence à remettre chaque chose à sa place.)

BEN HECHT : Fondu au noir. Générique et titres.

VIC FLEMING : La Fin ?

BEN HECHT : De nos carrières, certainement.

VIC FLEMING : Vraiment la fin ?

BEN HECHT : FIN.

(Même Selznick semble avoir du mal à se faire à cette idée.)

SELZNICK : On l'a fait ?

BEN HECHT : Je le crois.

(Il retire la dernière page de la machine, et la contemple, émerveillé.)

Mon Dieu, c'est fait !

(Il se met sur ses jambes en tremblant, cherche à redresser ses doigts, et à étirer son dos, tandis que Fleming s'empare du scénario et le feuillette.)

VIC FLEMING : Plan. Extérieur. Jour. Tara. Des mains de paysans travaillent sous un un ciel rouge sang.

(L'impatient Selznick s'empare des pages. Les lumières l'isolent, tandis qu'il commence à lire. Sa création prend vie dans la bande son, les tambours se rapprochent, de plus en plus...)

SELZNICK : Scarlett... Mélanie... Ashley... Rhett...

(Maintenant on entend Dixie, au lointain.)

SELZNICK : Bien... bien... pas mal... bien

(Dixie, l'hymne Sudiste, est submergé par l'hymne de bataille des Nordistes, tandis qu'il parcourt le scénario, les feuilles volent sous ses doigts.)

SELZNICK : Ah ! Le Nord attaque...

(Les combats envahissent la bande son. Il chancelle sous les coups de canons, les coups de feu, les cris des hommes.)

SELZNICK : La gifle.

(On entend la gifle de Prissy suivie d'un cri de bébé.)

SELZNICK : Atlanta brûle.

(On entend le crépitement des flammes.)

SELZNICK : Retour à Tara.

(On entend le son d'un chariot, le claquement du fouet.)

SELZNICK : Elle descend le...

(On entend un coup de feu.)

SELZNICK : Je n'aurai plus jamais faim.

(On entend quelqu'un croquer une carotte.)

SELZNICK : La scierie.

(On entend le bruit d'une scie.)

SELZNICK : Elle épouse Rhett.

(On entend une musique de bal.)

SELZNICK : Bonnie saute...

(On entend un galop de cheval, un hennissement, et le craquement brutal de la barrière que Bonnie heurte.)

SELZNICK : Ah ! Le Nord attaque...

(Les combats envahissent la bande son. Il chancelle sous les coups de canons, les coups de feu, les cris des hommes.)

SELZNICK : La gifle.

(On entend la gifle de Prissy suivie d'un cri de bébé.)

SELZNICK : Atlanta brûle.

(On entend le crépitement des flammes.)

SELZNICK : Retour à Tara.

(On entend le son d'un chariot, le claquement du fouet.)

SELZNICK : Elle descend le...

(On entend un coup de feu.)

SELZNICK : Je n'aurai plus jamais faim.

(On entend quelqu'un croquer une carotte.)

SELZNICK : La scierie.

(On entend le bruit d'une scie.)

SELZNICK : Elle épouse Rhett.

(On entend une musique de bal.)

SELZNICK : Bonnie saute...

(On entend un galop de cheval, un hennissement, et le craquement brutal de la barrière que Bonnie heurte.)

SELZNICK : Ashley Mélanie Scarlett Rhett...
 Ashley Scarlett... Scarlett Mélanie...
 Scarlett Ashley... Scarlett Rhett...
 Scarlett... Scarlett... Scarlett...
 Scarlett...

(On entend sonner les cloches d'une église.)

SELZNICK : Demain je chercherai un moyen pour le récupérer. Après tout, demain est un autre jour...

(Miss Poppenghul est elle aussi isolée dans la lumière et pousse un profond soupir, mais Hecht ne se laisse pas impressionner.)

BEN HECHT : C'est une phrase horrible pour finir un film.

(Fleming voit la séquence, la cadre avec ses doigts, tandis qu'il gagne le fond de la scène avec Selznick.)

VIC FLEMING : Et je mets la caméra ici, peut-être avec une focale de 18, et je viens en gros plan et puis je recule et...

(Ils se tournent face à la fenêtre/écran. Alors que Miss Poppenghul se trouve par hasard en plein centre, derrière le bureau de Selznick. Dans sa robe rouge, elle tient une des bananes qu'elle a ramassée. Elle ressemble curieusement à Scarlett quand elle dit le célèbre : "Je n'aurai plus jamais faim.")

SELZNICK : C'est parfait, Ben.

(Les lumières basculent et la confusion entre Poppenghul et Scarlett s'estompe. La gorge de Selznick se serre, sa voie s'étrangle d'émotion.)

SELZNICK : Je ne veux pas changer une ligne.

BEN HECHT : Mission accomplie ?

SELZNICK : Pas un mot.

BEN HECHT : Je peux m'en aller ?

SELZNICK : Pas une virgule.

(Un temps.)

Il n'y aura rien à corriger.

(A Miss Poppenghul.)

Des dactylos. Trouvez-moi des dactylos. Des tas de dactylos. Je veux le nouveau scénario dans les mains de tout le monde dès aujourd'hui... artistes... cameramen... électriciens... costumiers... accessoiristes... conducteurs... commerciaux... publicitaires... cuisiniers... comptables... scénographes... scriptes... figurants. On commence à tourner lundi à l'aube. Les acteurs au maquillage et en costumes à six heures.

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

(Epuisé Fleming esquisse un bâillement.)

SELZNICK : Qu'est-ce que vous attendez ? Il nous faut la liste des séquences à tourner et une feuille d'appel pour ce soir.

VIC FLEMING : Liste des séquences... feuille d'appel...

(Selznick se tourne à nouveau vers Miss Poppenghul, lui remettant les feuilles du scénario.)

SELZNICK : Envoyez un exemplaire à la Production. Mémo. Le scénario est bouclé. Donnez-moi un budget. Mais gardez le secret pour l'instant.

(A Hecht.)

Je crois que nous avons tout simplement doublé le coût du film.

BEN HECHT : Mon chèque ?

(Fleming se dirige péniblement vers la porte.)

SELZNICK (à Fleming) : Dites au costumier de ne pas perdre de vue le décolleté de Vivien Leigh. Mais si elle joue une clocharde, il faut qu'elle en ait l'air. Et pas de glaçons, c'est compris.
Vous prenez votre cachet fixe, ou je vous donne un pourcentage sur les recettes ?

VIC FLEMING : Non merci, je sais reconnaître les planches pourries. Je prends mon cachet fixe.

SELZNICK : Mais vous êtes toujours prêt à tourner ? Maintenant que nous avons un scénario ?

VIC FLEMING : David, vous et moi nous savons que le scénario n'est qu'un grain de beauté sur les fesses de la production.

BEN HECHT : Ah, vraiment ?

VIC FLEMING : Maintenant le travail des vrais hommes commence.
(Il bombe le torse, se préparant à relever l'immense défi qui l'attend. En gagnant la porte, il jette à Hecht un regard d'admiration jalouse.)

Mais vous vous en êtes très bien sorti.

BEN HECHT : Bonne chance. Vous allez en avoir besoin.

(Fleming hésite.)

VIC FLEMING : Qu'est-ce que vous pensez vraiment de PILOTE D'ESSAI ?

(Hecht choisit prudemment ses mots.)

BEN HECHT : Vous n'auriez pas pu faire un meilleur film.

(Fleming décide de prendre cela comme un compliment. Il sort, suivi de Miss Poppengul avec le chariot et le scénario.)

SELZNICK (à Hecht) : Quinze mille dollars ?

(Hecht acquiesce et observe Selznick rédigeant le chèque.)

SELZNICK : Quel est le nom du film dont j'ai détaché Fleming ?

BEN HECHT : LE MAGICIEN D'OZ.

SELZNICK : Il y a là-dedans un personnage dont tout le monde a peur, pas vrai ?

BEN HECHT : Le Magicien d'Oz.

SELZNICK : Je connais le titre... je veux le nom du personnage.

BEN HECHT : Le Magicien d'Oz.

SELZNICK : Non, il y a un personnage qui s'avère n'être finalement qu'un type assis derrière un rideau, actionnant des manettes, prenant de drôles de voix, et fabriquant des trucs pour que tout le monde aie peur de lui ? Mais c'est juste un homme, non ? Pas un monstre. Pas un Hitler ou un Staline ou un Mussolini. Juste un homme.

(Il détache le chèque.)

Qu'est-ce que j'ai, Ben ? Qu'est-ce que Sam Goldwyn a ? Qu'est-ce que... oui... même Thalberg possède ? Qu'est-ce qu'un producteur pour finir ? Juste un bonhomme avec un téléphone, un bureau, et un bourdonnement d'oreilles : l'idée d'un film ! Et qui veut miser sur son intuition.

(Il tend le chèque à Hecht.)

BEN HECHT : Vous savez que les vrais joueurs ne jouent pas pour gagner mais pour perdre.

SELZNICK : C'est vrai ?

BEN HECHT : Ils ont besoin de quitter la table vaincus. Dostoïevski éjaculait quand il perdait.

SELZNICK : Je me souviendrai de ne pas m'asseoir en face de lui. Je vais lancer le dé. Ou je fais sauter la banque, ou je bois la tasse. Mon papa est mort fauché, mais il n'est pas mort pauvre. Il disait : "Sois toujours fauché, mais claque le fric, sème le !" Vivre au-dessus de ses moyens donne confiance à un homme. Pour une fois que je fais un film sans compromis, je vais montrer à tout le monde comment on s'y prend. Et si on prétend que seul un Juif cinglé pouvait le faire, bon Dieu, je veux bien qu'on m'explique pourquoi, mais moi, franchement je m'en fous.

(Il hésite.)

C'est ça, c'est l'amorce. "Moi, franchement, je m'en fous !"

BEN HECHT : Ca, c'est bien !

SELZNICK : Vous aimez cette réplique ?

BEN HECHT : Il nous fallait cette amorce ! Mais je pensais que vous ne changeriez pas les répliques de Margaret Mitchell.

SELZNICK : Bon, bien, je suis le producteur.

BEN HECHT : Vous voulez que je...

(Il prend son crayon prêt à noter la correction.)

SELZNICK : Je m'en occuperai. Il y a quelques petites choses que je veux encore essayer.

(Miss Poppenghul entre avec le petit déjeuner sur la table de service.)

POPPENGHUL : Votre petit déjeuner, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Les dactylos ?

POPPENGHUL : Elles frappent, Monsieur Selznick.

(Selznick rédige un second chèque.)

SELZNICK : "Le Secours Juif ?" "Le Secours Juif ?" Et si les Juifs s'aidaient un peu eux-mêmes !

BEN HECHT : Rien ne vous y oblige.

SELZNICK : Je paie toujours mes dettes de jeu. Mais gardez ça pour vous. J'ai des investisseurs qui se feraient du souci.

(Il tend le chèque à Hecht qui l'attrape, mais Selznick ne le lâche pas.)

Qui voudriez-vous être dans le film ? Rhett ? Ou Ashley ?

Qu'en pensez-vous ? Voulez-vous être le gars qui regarde vers l'avenir ou le gars qui regarde vers le passé ?

BEN HECHT : J'aimerais penser que j'étais quelqu'un qui savait ce qu'il était, et qui il était.

SELZNICK : C'est ce que nous voulons tous, non ?

BEN HECHT : Il me semble qu'un studio de cinéma est le dernier endroit où on peut y arriver.

(Selznick croise son regard.)

SELZNICK : Peut-être. Mais mon papa m'y a emmené quand j'avais douze ans, et je n'en suis jamais reparti. Je ne connais que le cinéma.

BEN HECHT : Rien d'autre ne vous intéresse ?

SELZNICK : Je ne dirais pas ça. Pas du tout. Peut-être que je m'intéresse à d'autres choses que vous. Il y a plusieurs façons d'être Juif, non ?

BEN HECHT : Evidemment... mais d'abord vous devez savoir si c'est bien ce que vous êtes.

SELZNICK : Je vous ai donné le chèque, non ?

BEN HECHT : Pas encore.

(Après une brève hésitation, Selznick lâche le chèque, se dirige vers la table roulante et prend une pâtisserie.)

SELZNICK : Voulez-vous figurer au générique du film ?

BEN HECHT : Vous avez entendu Fleming. Ce film est une planche pourrie.

SELZNICK : Je laisse le scénario au nom de Sidney Howard ?

BEN HECHT : Oui, s'il vous plaît. J'aimerais pouvoir retrouver du travail.

SELZNICK : J'ai justement un petit problème de scénario pour INTERMEZZO. Etes-vous libre...

(Il regarde sa montre.) ... disons cet après-midi ?

BEN HECHT (secoué) : Si je suis libre cet après-midi ? Si je... ? Non. J'ai l'intention d'aller m'inscrire dans un asile de fous.

(Il prend la pâtisserie dans la main de Selznick.)

BEN HECHT : Et je vous répète encore qu'aucun film sur la Guerre Civile n'a jamais fait un sou.

(Il sort, emportant la pâtisserie.)

POPPENGHUL : Votre café, Monsieur Selznick.

SELZNICK : Où est mon premier rendez-vous ?

POPPENGHUL : Il arrive, Monsieur Selznick. Dois-je avertir Madame Selznick que vous serez retardé encore quelques heures ?

SELZNICK : J'ai un studio à faire tourner. Elle sait cela.

(Un temps.)

Si elle reparle encore de Miss Fontaine, vous savez quoi lui dire ?
Ou de Loretta Young ? Ou de cette amie de Katherine Hepburn ?
Vous voyez de qui je parle ?

POPPENGHUL : Oh oui, Monsieur Selznick.

(Rassuré, il retourne vers son bureau avec un sourire satisfait.)

SELZNICK : Maintenant je serais heureux que vous me mettiez en contact avec mon beau-père. Pouvez-vous l'appeler s'il vous plaît ?
Le plus rapidement possible ?

POPPENGHUL : Oui, Monsieur Selznick.

(Instinctivement elle sort son bloc de sténo.)

Un mémo pour qui, Monsieur Selznick ?

(Sa main tremble sur le bloc.)

J'arrive tout de suite, Monsieur Selznick. Encore des cacahuètes,
Monsieur Selznick ? Un mémo pour ... ?

SELZNICK : Prenez un jour de congé, Miss Poppenghul.

POPPENGHUL (*soulagée*) : Merci, Monsieur Selznick.
(*Elle sort.*)

(Selznick prend les lambeaux épars du livre AUTANT EN EMPORTE LE VENT. Il les tient un moment puis les pose avec respect sur le dessus de la bibliothèque. Le téléphone sonne. Il prend une profonde inspiration, se concentre, puis décroche.)

SELZNICK : Louis...

(Il grimace, se forçant à employer un mot plus intime.)

Papa...

(Une nouvelle inspiration profonde. Il accepte que, finalement, et irrévocablement, le temps est venu de "jeter le dé", sous le regard de tous ceux qui croient, qu'il court à la catastrophe.)

Je crois que... j'ai de très bonnes nouvelles pour vous.

(Il serre la mâchoire et se lance.)

Nous reprenons le tournage du film...

(La lumière de l'aurore inonde la pièce, rappelant le ciel rouge au-dessus de Tara. Par la fenêtre on voit de sombres silhouettes se découper sur le soleil couchant, et on entend l'ouverture du film, tandis qu'en énormes lettres brillantes, apparaît le titre : AUTANT EN EMPORTE LE VENT.)

F I N